

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 1^{er} au 7 janvier : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1881.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Dimanche 9 janvier 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois).
France : Un An : 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.
Étranger : Un An : 70 fr. - 6 Mois : 36 fr. - 3 Mois : 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS



LE CAPITAINE AVIATEUR PAULHAN EN SERBIE. — Lorsque fut déclarée la guerre, le héros du circuit Londres-Manchester, Louis Paulhan rejoignit son corps et, en octobre 1914, abattit un avion allemand au nord de l'Aisne. Dirigé vers la Serbie, ainsi que nous l'avons annoncé hier, il vient d'être l'objet d'une brillante citation à l'ordre du jour, pour avoir accompli un exploit analogue. Paulhan (X) est aujourd'hui capitaine.

Ayuntamiento de Madrid

Souvenirs de Grèce

A Athènes, au coin de la rue de l'Université et de la place de la Constitution, il y a une étrange bâtisse, dont la façade, peinte en jaune, offre aux regards des voyageurs un aspect qui fait un singulier contraste avec les marbres neufs et les ruines glorieuses de la capitale des Hellènes.

Tous les Athéniens, étant de loisir pendant une bonne partie des journées tièdes ou chaudes que leur prodigue le soleil oriental, passent par cet endroit plusieurs fois par semaine, lorsqu'ils vont prendre le frais sous les poivriers du boulevard Amélie ou faire des achats dans le quartier commerçant que traversent les rues d'Hermès et d'Eole, non sans consentir à quelques stations à la confiserie d'Iannakis pour y déguster une *gazzosa* au citron, ou bien au salon de lecture de l'hôtel de la Grande-Bretagne, — une des plus aimables potinières de l'Europe, — pour y apprendre les nouvelles du jour. De sorte que le premier passant venu pourrait vous apprendre — même si le poste militaire qui veille aux barrières de cet immeuble ne vous le faisait deviner — que cette bâtisse sans faste contient les bureaux d'un ministère.

Je me souviens d'avoir vu sur une petite porte, à l'aile gauche de cette maison jaune, un papier blanc, sur lequel on pouvait lire ces deux lignes d'écriture, calligraphiées en grec :

M. le président du Conseil, étant très occupé, prie MM. les députés de ne pas venir lui parler.

Le président du Conseil, auteur de cette note brève dont le lecteur appréciera certainement la sobre éloquence et la concision attique, n'était autre que M. Venizelos, alors très occupé par la seconde guerre balkanique.

Ferdinand le Félon avait rompu violemment, par une attaque brusquée, le traité d'alliance qui l'unissait à la Grèce et à la Serbie. Ce prince perfide et brutal avait donné toute la mesure de sa perversité, en considérant comme un « chiffon de papier », selon la méthode germanique du docteur von Bethmann-Hollweg, les conventions conclues à Sofia, le 29 avril, le 16 mai, le 15 septembre 1912, et signées par le ministre Guéchoff, par le général Nikiphoroff, par le général Fitcheff et par plusieurs autres seigneurs bulgares de moindre importance.

Soutenu par l'unanimité de l'opinion publique chez les nations civilisées, M. Venizelos s'empresse de prendre toutes les résolutions dictées par l'urgente nécessité de faire face à l'agression des Bulgares, déjà en marche sur Salonique. Il se mit au travail, loin des bavardages inutiles, et défendit contre toute indiscretion par le respect unanime dont il était entouré. Nuit et jour, avec les officiers de la mission militaire française, qui étaient ses collaborateurs immédiats et assidus, il s'occupa de l'organisation de la victoire. Le général Eydoux, les colonels Bousquier, Bordeaux, Tournadre, Lépidi, les commandants Romieu, Herbillon, Holtzapfel, le médecin principal Arnault, l'intendant Bonnier, d'autres encore, pourraient dire l'effort qui fut fait pour assurer à l'armée grecque le maintien ou le renforcement de ses effectifs, la régularité de son ravitaillement et de ses services sanitaires. Nos compatriotes, sous l'inspiration de M. Venizelos, ont bien travaillé. J'ai vu, à Salonique, tandis que la tactique française triomphait sur les champs de bataille de Macédoine et conduisait l'armée grecque, par étapes rapides, au delà des frontières bulgares, sur la route de Sofia, j'ai vu les convois d'armes et de munitions arriver par les voies les plus rapides et se diriger sans retard vers la ligne de feu, les navires-hôpitaux évacuer dans un ordre parfait les blessés des ambulances, tandis que la police intérieure était organisée à souhait par l'excellent colonel Baïras, commandant de place, et par un des plus brillants lauréats de notre Ecole des Sciences Politiques, M. Périclès Argyropoulos, préfet de Salonique.

C'est ainsi que M. Venizelos a créé une tradition dont le gouvernement d'Athènes ne saurait s'éloigner sans dommage pour les intérêts de la Grèce et de tout l'hellénisme. Tôt ou tard, cette tradition sera reprise. L'illustre homme d'Etat, qui, en quittant le pouvoir a laissé le territoire de sa patrie agrandi de moitié, n'est pas de ceux que l'on décourage. Il attend. Il espère. Il est sûr de l'avenir, parce que la raison, selon le mot de Montesquieu « finit toujours par avoir raison ». Ses espérances sont celles de tous les patriotes hellènes.

En ce moment même, à Paris, les délégués des grandes colonies helléniques de l'étranger proclament l'union indissoluble qui associe aux peuples libérateurs l'hellénisme libéré. Cette manifestation est le début d'un mouvement d'émancipation qui, malgré la propagande germanique, rendra bientôt à la nation grecque toute son indépendance.

Gaston Deschamps.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il existe à Paris une statue dont la beauté console un peu de l'évidente et déplorable laideur de tant d'autres. C'est la Jeanne d'Arc équestre de Frémiet, place des Pyramides. On l'avait redorée il y a quelques années, et son éclat était devenu un peu criard : à cette heure les tons se sont adoucis, elle apparaît de nouveau comme un des plus nobles monuments qui soient chez nous.

Un sculpteur florentin de la bonne époque aurait été fier de signer celle-là. Un peu plus petite que nature, elle grandit à mesure qu'on s'en éloigne. Elle est fière et elle est légère, elle est calme et pleine de vie. Elle regarde les grandes machines qu'on éleva tout près, dans ces dernières années, à la mémoire de Jules Ferry et de Waldeck-Rousseau, et leur fait honte, hélas ! La Jeanne d'Arc de la place des Pyramides est l'une des gloires de Paris.

Mais je voudrais bien savoir quel est le malencontreux crétin qui a eu l'idée bouffonne et cruelle de déshonorer en ce moment son piédestal ! Allez voir ça, ou plutôt n'y allez pas : il y a de quoi faire pleurer !

Vous connaissez ces grands placards de bois, montés sur deux étais, sur lesquels on colle les affiches administratives et électorales, depuis qu'une loi, d'ailleurs bienfaisante, a interdit qu'on en salisse les murailles de nos édifices publics. C'est ça que le fumiste en question a eu l'heureuse idée d'appliquer contre la grille du piédestal. De la sorte, les gens qui viennent du pont Royal par la rue des Tuileries peuvent distinguer, du plus loin que leurs yeux peuvent voir, l'affiche de Poulbot et celle de Steinlen pour la Journée du Poilu, et une feuille de papier qui porte le discours de M. Ribot sur l'emprunt de la Victoire. Le discours de M. Ribot est excellent, l'affiche de Steinlen est une très belle chose, et je n'ai nulle envie de médire de celle de Poulbot. Tout cela est très bon à regarder — mais pas aux dépens de Jeanne d'Arc !

Qu'on prenne deux balayeurs et qu'on aille porter ce placard où l'on voudra ! Et si l'on tient absolument à ce que ce soit devant une statue, il n'en manque pas que personne ne tient à voir. Même celle de Gambetta, même celle de Waldeck, même celle de Ferry ! Je ne parle pas du mérite de ces hommes d'Etat, qui pour l'instant n'est pas en question, mais de leurs effigies.

Pierre Mille.

On conte cette charmante histoire. Hier, au Palais-Bourbon, un député amène ses deux enfants pour leur faire visiter la demeure. Les collégiens arrivent dans la salle des séances, vide pour cause de congé. L'un d'eux — a-t-il déjà treize ans ? — avise une feuille de papier, trouve un crayon dans son gousset, griffonne quelque chose et épingle le feuillet sur l'appui-mains de la tribune.

Le premier député qui montera là pourra lire avant de prendre la parole : « Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Des oreilles ennemies vous écoutent. »

Permissionnaire à Paris, un soldat belge entraît, l'autre soir, dans un cinéma, payait sa place et se mettait en devoir de déguster le film, lorsque, palpant sa poche, il s'aperçut que, dans l'obscurité, il venait de perdre son porte-monnaie. Il devait partir le soir même pour le front. Navré, l'idée lui vint d'aller conter sa mésaventure au directeur du cinéma. Celui-ci eut une idée soudaine. Sur un morceau de verre, il écrivit : « Un malheureux soldat qui part pour le front vient de perdre son porte-monnaie dans la salle. On ferait une bonne action en restituant l'objet à la caisse. »

Cinq minutes après, il y avait un entr'acte. La foule se pressa aux portes pour sortir. Et tout à coup, tandis que s'éloignait un flot de spectateurs, le contrôleur, debout au seuil, sentit tomber quelque chose sur son soulier.

C'était la bourse du petit soldat.

Les événements n'ont qu'à peine troublé les réunions hebdomadaires des philatélistes aux Champs-Élysées, derrière Guignol. Chaque dimanche, on les peut voir armés de leurs loupes et échangeant de précieux trésors, beaucoup moins grands que le creux de la main. La terrible convulsion européenne aura certainement pour heureux effet de modifier le destin de diverses catégories de timbres et de stimuler le marché des collectionneurs.

Ces amateurs ne sont peut-être pas absolument passionnés par leurs échanges qu'ils ne puissent apprendre, sans en être charmés, le dernier geste du roi George V. Le monarque a fait le sacrifice des plus belles pièces de sa collection au profit des ceu-

vres de la guerre. Il y avait là des merveilles qui ont été vendues fort cher, et dont le prix aujourd'hui contribue à adoucir bien des misères.

Comme il serait beau d'apprendre un jour que nos philatélistes français ne veulent pas être en reste avec ce beau mouvement, et que, par quelque moyen élégant, ils ont, eux aussi, soulagé chez nous des infortunés de la guerre !

Le mauvais temps ne cessant plus guère, des fabricants géniaux ont compris que le parapluie allait devenir, à l'égal du réticule, un de ces objets dont les élégantes ne se séparent plus. Aussi viennent-ils de le perfectionner en le dotant d'une sorte d'anse en cuir tressé, nommée « passe-main », où sont ménagées deux petites niches : l'une pour la montre, l'autre... pour la boussole. Ce passe-main ressemble singulièrement au bracelet d'identité des poilus. C'est sans doute pourquoi il plaît aux Parisiennes...

Le journal du front, le *Chat pelotant* (373^e d'infanterie) a eu l'idée, dans son numéro du 1^{er} janvier, d'adresser quelques vœux : il souhaite au commandant de la brigade une chute d'étoiles ; à tous les officiers des cagnas confortables, des cuistots débrouillards ; aux adjudants des chiens de tranchées ; à tous les soldats la victoire libératrice ; à tous les embusqués une cour martiale et la mort ; aux civils du courage ; aux rédacteurs du *Chat pelotant* de l'esprit ; à la France immortelle un radieux avenir.

Yuan Che K'ai, président de la République chinoise, sera-t-il empereur ? La Chine, l'Europe et le monde continuent, devant les troubles dont est agité le Yunnan, à se poser cette question.

Lorsque moururent l'impératrice douairière et son fils, il y a quelques années, Yuan était loin d'aspirer, à de si brillantes destinées. Le prince régent le renvoya, simplement, dans son village natal. Mais le personnage était d'importance et le nouveau maître se crut obligé de « mettre des formes » dans la façon qu'il avait de congédier un serviteur de cette envergure. Il prit donc soin de rédiger un décret enthousiaste où il célébrait les mérites illimités du proserit et où il exprimait son immense douleur de le prier d'aller dans sa province « pour guérir son rhumatisme des jambes ».

Quand Yuan Che K'ai lut le décret, il fut bien étonné d'apprendre qu'il avait des rhumatismes. Il partit, et ne se fit pas soigner.

On nous signale ce trait de bravoure en nous citant un nom que nous regrettons de ne pouvoir publier :

Près de T..., nos troupes, d'un irrésistible élan, viennent de conquérir une crête de grande importance stratégique, lorsqu'un sapeur s'élance, haletant, vers le jeune officier qui veille à l'organisation du terrain :

— Vite ! hurle-t-il. On m'envoie vous prévenir, mon lieutenant, il faut évacuer la crête !... Elle est minée !...

Le lieutenant C... se retourne, et, simplement :

— Evacuer la crête ?... Ah ! mais non ! Dites seulement qu'on réserve des troupes fraîches pour venir couronner « notre entonnoir... »

Et, sur le sol miné, l'officier et ses hommes continuent leur besogne...

Nos poilus vont sauver la France, mais ils ne savent peut-être pas encore quel danger les menace au foyer lorsqu'ils y rentreront. Quand ils auront repris leurs habitudes, déposé la bourguignotte et desserré le ceinturon, ils s'apprêteront à goûter, comme jadis, *at home*, les délices du bien-être retrouvé. Et c'est ainsi qu'après déjeuner, ils retrouveront dans leurs poches la pipe, la chère pipe, compagne des tranchées. Ils voudront la bourrer encore. Mais...

Mais depuis des mois, leurs épouses ont cessé de sentir l'odeur du tabac. Beaucoup ne toléreraient qu'en gémissant un peu la manie de leurs conjoints, cette affreuse façon de tirer sur un fourneau de bois ou d'écume de mer. Le tabac avait disparu du logis et c'était bien le seul bienfait de la guerre. Quand il y vaudra rentrer, il paraît que, dans beaucoup de ménages, cela ne se fera pas tout seul. Soldats, veillez, et pour ne pas faire complètement oublier vos pipes, en envoyant vos lettres, soufflez dans l'enveloppe une grosse bouffée de fumée.

Le Veilleur.

LES AUTRICHIENS ont-ils évacué le Monténégro?

Une dépêche d'Athènes au *Daily Mail* annonce que les Autrichiens, inquiets de l'avance russe sur Czernowitz, se seraient retirés du Monténégro. Nous voudrions espérer que tel est déjà un résultat de la vaillante campagne de nos alliés russes près de la frontière roumaine; nous craignons cependant que cette nouvelle ne soit prématurée. Le Monténégro, malgré l'apreté de ses montagnes, représente pour les Austro-Allemands, en ce moment, le point de moindre résistance entre les plaines de l'Europe centrale et la Méditerranée.

Les troupes monténégrines se battent avec ténacité; en face d'elles, les Autrichiens perdent beaucoup de monde; mais tout porte à penser qu'ils n'arrêteront pas encore leur effort, puisqu'ils ne peuvent plus maintenant descendre librement sur Salonique. Peut-être, par contre, les Allemands ont-ils abandonné ce terrain de lutte exclusivement à leurs alliés d'Autriche; ils se réserveraient pour une action en Asie Mineure; décision qui aurait le double avantage de les dispenser d'une action coûteuse dans les Balkans, et de laisser leurs troupes disponibles pour toute expédition sur un des fronts européens. Jusqu'à nouvel et plus ample avis, nous n'osons pas affirmer que le Monténégro ait échappé aux dangers de la poussée autrichienne. L. B.

LES CONSULS DE SALONIQUE sont à Toulon à la disposition des autorités

TOULON. — Les consuls des puissances ennemies qui avaient été arrêtés à Salonique sont arrivés à Toulon à bord du bâtiment sur lequel ils avaient été internés.

Ils sont maintenant à la disposition des autorités. [C'est donc par erreur qu'une dépeche, de source grecque, que nous avons reproduite il y a quelques jours, annonçait qu'ils avaient été remis en liberté, au grand contentement du gouvernement grec.]

NOTRE ARMÉE D'ORIENT



Le gouvernement a décidé de conférer, sur la proposition du général commandant en chef les armées françaises, au général Sarrail, commandant en chef le corps expéditionnaire d'Orient, la grand-croix de la Légion d'honneur; au général Bailloud la médaille militaire.

En outre, le gouvernement a attribué au général Mahon, commandant les troupes anglaises à Salonique, la distinction de grand-officier de la Légion d'honneur.

Sur la proposition du ministre de la Marine, le vice-amiral Dartige de Fournet, commandant en chef l'armée navale, et le vice-amiral Gauchet, commandant l'escadre détachée en Orient, sont nommés grands-officiers de la Légion d'honneur.

On voit sur notre cliché :

En haut, à gauche : l'amiral Dartige du Fournet; à droite : le général Sarrail.
En bas, à gauche : le général anglais Mahon; à droite : le général Bailloud

Quelques points d'histoire que le roi Constantin a peut-être un peu oubliés

Le Congrès des Hellènes de l'extérieur, qui a tenu hier, au Grand Hôtel, sa première séance, a discuté les lignes générales de la politique grecque dans le conflit européen. On pourrait s'étonner qu'une assemblée de ce genre délibère ainsi sur des questions d'ordre intérieur. Mais tout le passé de l'hellénisme révèle l'influence profonde et souvent très utile que les Grecs du dehors ont exercée sur les destinées de la Grèce proprement dite. Athènes est un centre, parce que les îles sont une portion non moins essentielle du royaume que les provinces continentales et l'Hellade débordée beaucoup celles-ci.

Les Hellènes de l'étranger sont travailleurs, instruits par des voyages et des contacts internationaux, d'autant plus dévoués à leur terre natale qu'ils mesurent mieux, à distance de perspective, la néfaste influence des petits politiciens qui la stérilisent. Ils forment, tout autour de la Méditerranée, dans les Îles Britanniques, en Amérique, des colonies justement considérées, riches et intelligentes. La presque unanimité de ces Hellènes de l'extérieur est sympathique à la cause des Alliés; tous, il est vrai, ne sont pas d'accord sur les moyens de témoigner ces sympathies. Doit-on aller jusqu'à la rupture de la neutralité en faveur de l'Entente? Beaucoup le pensent, mais nous devons à la vérité de reconnaître que, sur ce point précis, il y a quelques hésitations.

Tous, par contre, revendiquent le droit de faire connaître leur avis sur la politique grecque; ils tiennent ce droit d'une constante tradition, et du texte même de la Constitution de 1911, qui est celle de la Grèce contemporaine. En 1863, le titre du souverain, jadis « roi de Grèce », devint après discussion par les représentants du peuple celui de « roi des Hellènes ». Les Turcs, comprenant que l'espérance de la réunion de « frères séparés » était officiellement impliquée par ce changement, tentèrent de s'y opposer; mais le protocole de Londres leur donna tort. Dans le même esprit, l'article 111 de la Constitution « en confie la sauvegarde au patriotisme des Hellènes ». Nous ajouterons qu'au Congrès de ce jour, un délégué représente expressément les Grecs de l'empire ottoman : c'est Musurus-Ghikis, qui naguère fut membre du ministère turc de Kiamil pacha.

Les idées de tous ces Hellènes, patriotes éprouvés et clairvoyants, coïncident avec celles de M. Venizelos; elles tendent à restaurer dans le royaume la vie constitutionnelle, arbitrairement suspendue par le véritable Coup d'État de la récente dissolution. La colonie d'Alexandrie, qui a voulu adhérer au Congrès, malgré l'opposition déclarée du consul grec de sa résidence, a envoyé aux organisateurs un long télégramme très expressif, dont il a été donné lecture à la séance d'hier. Elle réproche une politique « qui seconde en fait le germanisme dans ses efforts pour dominer l'Orient hellène », qui s'est soustraite aux obligations contractées envers la Serbie alliée. Elle va plus loin, et condamne la neutralité, « qu'il n'est plus possible de soutenir de bonne foi, lorsque Turcs et Bulgares menacent les frontières de la terre hellénique ».

Ce congrès nous apporte une indication précieuse sur ce que l'on peut appeler l'opinion indépendante de la Grèce; il s'inspire d'un respect éclairé des souvenirs de l'histoire et des obligations de la diplomatie; il pose, un peu brutalement peut-être pour certaines timidités gouvernementales, des précisions avant lesquelles un ministère peu énergique eût aimé pouvoir plaider l'ignorance. Il est, de la part des initiateurs, un acte de courage, et c'en serait assez pour que nous en suivions les travaux avec une entière sympathie.

Louis Bacqué.

Il faudra mettre au Kaiser un larynx artificiel

LONDRES. — On télégraphie de New-York au *Daily Express* :

« Le docteur West, qui est originaire de Baltimore et qui, depuis cinq ans, dirige une clinique pour le cancer à Berlin, a informé un éminent spécialiste de Baltimore qu'il n'est pas douteux que le kaiser souffre d'un cancer. »

NEW-YORK. — Suivant l'*Evening World*, le docteur West déclare qu'il est devenu nécessaire de remplacer le larynx du kaiser par des tubes.

La "Zukunft" supprimée

LONDRES. — Le correspondant du *Morning Post* à Amsterdam télégraphie :

« J'apprends que les autorités militaires allemandes ont absolument interdit la publication de la *Zukunft*, de Maximilien Harden. » (*L'Information*.)

GARFUNKEL sera extradité, mais...

Nous indiquions que pour des raisons politico-militaires, la demande d'extradition concernant Garfunkel pouvait être rejetée par le gouvernement helvétique. Mais, quoi qu'il arrive, le « pseudo-docteur Georges » sera ramené à Paris, car M. Boucard, juge d'instruction, vient de lancer contre l'aventurier une nouvelle demande d'extradition pour escroquerie et abus de confiance, délits relevant exclusivement de la juridiction civile pour laquelle le traité qui lie en cette matière la France à la Suisse n'admet aucune exception.

C'est à la suite d'une plainte de M. Billon-Daguerre contre le complice du docteur Lombard, qu'il accuse de lui avoir substitué des brevets et soustrait des sommes d'argent, que le magistrat instructeur a adressé au Conseil fédéral, par la voie diplomatique, une demande d'extradition. S'il se produisait que la demande adressée par le capitaine Bouchardon fût rejetée pour les raisons que nous avons exposées, celle de M. Boucard ne peut qu'être solutionnée dans le sens favorable à l'accusation. Cependant, dans ce cas, Garfunkel aurait à rendre compte, devant la justice correctionnelle, du délit d'escroquerie de par la plainte de M. Billon-Daguerre, mais il ne pourrait être poursuivi, en qualité de complice de Lombard-Laborde et consorts, dans l'affaire des réformes frauduleuses. C'est là encore une des mille subtilités de notre jurisprudence.

QU'INVENTA L'INVENTEUR?

ROME (De notre correspondant particulier). — Un curieux procès qui, en d'autres temps, aurait, à coup sûr passionné l'opinion et, peut-être, fait naître d'ardentes polémiques, va prochainement s'engager à Rome. Il s'agit de l'instance en diffamation intentée par l'ingénieur Ulivi à nos trois grands confrères italiens : le *Giornale d'Italia*, le *Secolo* et le *Popolo d'Italia*.

Les faits sont connus :

Pendant plusieurs semaines, en 1913, la presse française enregistra, avec un très grand intérêt, certaines expériences, fort mystérieuses d'ailleurs, qui se poursuivaient au Havre, à bord du yacht *Lady-Henriette*, en présence et sous le contrôle d'officiers de la marine de guerre française.

M. Ulivi affirmait pouvoir provoquer à distance l'explosion de torpilles et de mines dans un périmètre de 20 kilomètres, et cela sans avoir aucune communication mécanique avec les engins.

La découverte était évidemment de nature à modifier profondément toutes les règles du combat d'artillerie moderne, et spécialement toute la tactique navale.

En France, on ne connut jamais exactement les résultats des expériences du Havre, et la presse cessa de s'en occuper.

M. Ulivi rentra alors en Italie et offrit son invention à l'amirauté italienne qui, fort intéressée à son tour, entreprit de vérifier la portée de la découverte.

Le ministre de la Marine italienne délégua l'amiral Fornari ainsi qu'une commission d'officiers pour assister aux nouvelles expériences qui devaient avoir lieu à Florence. Elles eurent lieu, en effet, au mois de mars 1914. Quatre torpilles furent submergées dans l'Arno. Les deux premières contenaient de la poudre blanche, les deux autres de la poudre noire. Au signal donné, M. Ulivi, qui se trouvait dans une tour du palais Capponi, fit fonctionner ses appareils, et les torpilles éclatèrent en moins d'une minute.

Cependant, non convaincues, des personnalités scientifiques, et parmi elles le professeur R., mirent en doute, discrètement d'abord, puis avec véhémence, la réalité de la découverte ainsi que la force probante des expériences réussies.

Des sceptiques, alors, n'hésitèrent pas à affirmer que M. Ulivi n'avait rien découvert du tout... et qu'il s'était tout simplement livré à une habile manœuvre de prestidigitation!

C'est ainsi que l'on insinua qu'un examen attentif des torpilles utilisées au cours des expériences aurait peut-être fait découvrir un étrange dis-



M. ULIVI

positif : une série de petits trous percés dans les parois des torpilles, petits trous destinés à permettre à l'eau d'arriver en contact avec des fragments de carbure de calcium... ce qui eut amené disaient-on, la déflagration par des causes chimiques fort peu mystérieuses.

Inutile de dire que l'inventeur protesta.

La campagne de presse qui se déclina contre M. Ulivi — engagé d'ailleurs dans une intrigue aventureuse — fut, alors, particulièrement violente, et nos trois confrères y prirent part sans ménagement.

Attaqué, M. Ulivi porta plainte. Mais l'affaire traîna. Les remises furent nombreuses. On annonce, enfin, que les débats vont s'engager le 11 février prochain.

Ajoutons que le bruit court à Rome, que M. Ulivi a l'intention de se présenter à l'audience et d'y faire publiquement une expérience à ce point décisive qu'elle emporterait la conviction des plus incrédules...

Jean Stellico.

La piraterie allemande condamnée par l'opinion universelle

Un crime ne s'efface pas par de bonnes paroles

Effrayée par la réprobation universelle que soulèvent ses crimes de piraterie, l'Allemagne serait-elle sur le point d'amender ses méthodes de guerre navale ?...

Seuls pourraient le croire ceux qui ignorent que toute la diplomatie allemande base son action sur le mensonge... et que les envahisseurs de la Belgique considèrent que manquer à sa parole n'a pas la moindre importance !

Que l'on ne se trompe donc pas aux « assurances » que l'Allemagne se déclare prête à donner aux neutres et particulièrement au gouvernement américain.

Les assurances sont des mots. Les torpillages criminels du *Lusitania*, de l'*Ancona*, de la *Persia* — pour ne citer que ceux-là — sont des faits...

Les dépêches que nous publions ne peuvent donc guère faire croire à quelque remords des pirates, encore qu'elles parlent d'indemnités ou laissent espérer une guerre plus loyale...

Des promesses...

WASHINGTON. — L'Allemagne serait prête à donner des assurances que les commandants de sous-marins dans la Méditerranée ne torpilleraient plus sans avertissement les navires de toutes sortes qui sont la propriété de particuliers, qu'ils soient bateaux à passagers ou bateaux à cargaison.

Les assurances de l'Allemagne au sujet de la guerre sous-marine dans la mer du Nord ne visent que les paquebots; l'Allemagne suppose qu'il n'est pas possible qu'il y ait des Américains à bord d'autres navires dans la mer du Nord.

Au sujet des sous-marins dans la Méditerranée, les assurances allemandes constituent la première information indiquant clairement que des sous-marins allemands opèrent dans cette mer.

Le correspondant de l'*Associated Press* dit que le comte Bernstorff avait formé, il y a quelque temps, le plan de mettre fin à la controverse relative au *Lusitania*, mais que l'Allemagne tarda à accepter ce plan par suite des sentiments hostiles provoqués en Allemagne par la demande de rappel des attachés militaire et naval, ainsi que par la note américaine à l'Autriche sur l'*Ancona*.

Les assurances allemandes au sujet des sous-marins dans la Méditerranée seraient presque identiques à celles de la dernière note autrichienne sur l'*Ancona*.

Le correspondant croit aussi savoir que l'Allemagne a annoncé qu'elle était d'accord avec les Etats-Unis pour déclarer que les canots ne garantissent pas toujours la sécurité des passagers des navires sur le point d'être coulés.

Cette dernière concession aurait été accordée dans une note reçue, il y a quelques semaines, au sujet du coulage du *William-P.-Frye*. La publication de cette note a été ajournée par les Etats-Unis parce que la concession s'appliquait à la controverse du *Lusitania*.

Des indemnités...

WASHINGTON. — Le comte Bernstorff a présenté à M. Lansing, secrétaire d'Etat, une proposition de l'Allemagne de payer une indemnité pour les vies américaines perdues par suite du torpillage du *Lusitania*.

Des affirmations...

WASHINGTON. — Le comte Bernstorff a informé M. Lansing que l'Allemagne n'a appris le coulage de la *Persia* que par des dépêches de presse.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'*Excelsior*. Demander conditions spéciales à ses bureaux.

LA SITUATION MILITAIRE

L'OFFENSIVE RUSSE et la défense de Salonique

L'offensive russe est l'événement de la semaine. L'attaque principale est dirigée contre Czernowitz, mais d'autres opérations sont engagées sur la Strypa, sur le Styr et jusque dans la région de Pinsk; des succès ont été remportés en différents points de cette ligne; les armées Linsingen, Boehm-Ermoli, Bothmer et Pflanzner, prises simultanément à partie, ne peuvent se prêter l'une à l'autre aucun secours, et surtout ne peuvent pas envoyer de renforts en Serbie, où la défaillance, sinon la défection des Bulgares rendrait ces renforts indispensables pour l'attaque de nos positions de Salonique.

Ces positions sont aujourd'hui formidables, ainsi que le reconnaissent les nombreux correspondants de journaux allemands qui, jusqu'à la fin de décembre, circulaient en liberté à Salonique et aux environs, sous l'égide de leurs consuls. Ce qu'ils ont vu, c'est une première ligne de défenses appuyée à la voie ferrée de Monastir, entre le Vardar et le Galliko, avec les stations de Chamli et de Toptchi pour centres; d'autres lignes échelonnées jusqu'à la station de Karasuli, sur la voie ferrée d'Uskub, à l'endroit où s'embranchent le raccord avec la ligne de Sérès, et, en bordure du Galliko, une position fortement organisée à Kilich ou Kukuch. On sait que c'est sur cette position même que les Bulgares ont été battus par les Grecs le 4 juillet 1913, malgré de nombreuses lignes de tranchées, parce qu'ils s'étaient laissés tourner à la fois par leur droite, vers Kilindir, et par leur gauche, à Guvejué. Afin d'éviter que pareil mouvement ne se reproduise en sens inverse, les troupes de l'Entente tiennent Kilindir et Guvejué. De là, nos lignes redescendent sur les

lacs de Langaja, au sud de la ville du même nom, et de Bechik, à l'est de celui-ci, en barant la presqu'île de Chalcidique, et vont jusqu'à Orfano, par-delà l'embouchure de la Struma, pour prévenir toute tentative d'attaque par la vallée de cette rivière. C'est la longue hésitation de l'ennemi qui nous a permis d'englober la Chalcidique dans nos lignes de défense. Nous y gagnons de nouveaux points de débarquement et de vastes terrains où nous pouvons établir en toute sécurité nos magasins et nos paires.

Tels sont les détails que donnent à leurs lecteurs les journaux allemands de ces derniers jours. Le correspondant du *Berliner Tageblatt* ajoute qu'il lui a été donné de s'entretenir avec des officiers du corps expéditionnaire qui lui ont parlé en toute confiance. Il était temps de se débarrasser de ces témoins indiscrets. Quant à leur évaluation de notre force, elle reste certainement au-dessous de la vérité.

Jean Villars.

COMMUNIQUÉ MONTÉNÉGRIN

Le consulat du Monténégro nous transmet le communiqué officiel suivant, reçu le 8 janvier 1916 (matin) :

Le 6 janvier, l'ennemi a entrepris un grand mouvement d'offensive, avec des effectifs considérables, sur notre front nord. Sur le fleuve Tara, il s'est étendu jusqu'à Rugovo.

Du côté de Moikovat, ainsi que dans la direction de Souhido-Berana-Rozai, les attaques ont été particulièrement furieuses, l'ennemi ayant engagé sur ce point vingt bataillons, appuyés de nombreux canons et mitrailleuses.

Le combat, qui s'est poursuivi pendant la nuit, a causé de lourdes pertes aux Autrichiens; les nôtres ont été sensibles.

Nous avons maintenu la plupart de nos positions, sauf les villages de Godocha, Goduevo et la gauche de Touriak, que l'ennemi a réussi à occuper.

La lutte continue très acharnée. Sur les autres fronts, fort duel d'artillerie.

LE FRONT DES ALLIÉS EN MACÉDOINE



COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 8 Janvier (524^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Nuit relativement calme.

Au nord de l'Aisne, notre artillerie a détruit les moulins de Chatillon, à l'est de Fontenoy, organisés défensivement par l'ennemi.

VINGT-TROIS HEURES. — Notre artillerie a bombardé efficacement les ouvrages ennemis sur divers points du front.

Au sud d'Arras, une coupole cuirassée a été détruite.

Au nord de l'Aisne, nous avons endommagé les tranchées allemandes près de Berry-aux-Bac et à la cote 108. Dans cette dernière ré-

gion, notre tir a provoqué deux fortes explosions.

A l'est de Saint-Mihiel, nous avons démoli deux blockhaus.

A l'Hartmannswillerkopf, au cours de la nuit dernière, l'ennemi, après un violent bombardement, a dirigé une attaque sur nos positions, entre le Rehlfelsen et l'Hirzstein. L'ennemi n'a pu prendre pied que dans un petit élément de tranchée, d'où il a été chassé ce matin par une contre-attaque.

Des prisonniers et une mitrailleuse sont restés entre nos mains.

DERNIÈRE HEURE

Les consuls de Mytilène arrêtés par les Alliés

ATHÈNES. — On mande de Mytilène que des détachements alliés ont procédé à l'arrestation du vice-consul d'Allemagne, M. Courtgis, sujet hellène, et de son fils, drogman du consulat.

L'agent consulaire d'Autriche-Hongrie, M. Bartzili, un notable ottoman, Omer Effendi, un Grec nommé Vardopoulos, un commissionnaire allemand du nom d'Hotfner, et quelques autres individus suspects ont également été arrêtés.

Tous ont été conduits à bord d'un navire allié.

Y aura-t-il en Grèce crise ministérielle ?

VIENNE. — Les journaux hongrois apprennent sur la situation de la Grèce, que depuis l'arrestation des consuls à Salonique le Conseil des ministres grec siège pour ainsi dire en permanence. Le roi Constantin a reçu à différentes reprises les ministres de l'Entente et les membres du corps diplomatique des puissances centrales.

Des divergences de vues se seraient élevées au sein du gouvernement à la suite des derniers événements, de sorte qu'un remaniement ministériel va devenir probablement nécessaire.

Dans une partie des cercles diplomatiques, on espère pouvoir éviter la crise.

Des taubes sur Salonique

SALONIQUE. — Dans la matinée, un taube a été obligé, par la canonnade, d'atterrir dans nos lignes. L'appareil devait avoir son réservoir avarié, car une gerbe de flammes s'en élevait au moment où le taube tourna et s'abattit sur le sol.

Un autre aéroplane allemand aurait été abattu ce matin également.

SALONIQUE. — Le matin de la Noël grecque, les habitants de Salonique ont reçu la visite d'un taube qui lança des bombes sur le camp des Alliés en dehors de la ville, sans causer de dégâts importants.

Le taube fut vivement bombardé par nos pièces dont le tir paraît avoir été efficace, car un obus éclata à quelques mètres du taube, qui chancela, puis s'enfuit vers le nord.

Le roi Constantin reçoit les diplomates

ZURICH. — Suivant le *Lokal Anzeiger*, le roi de Grèce a reçu en audience les diplomates des États centraux et les diplomates de l'Entente.

La famine à Monastir

LONDRES. — On mande de Salonique au *Times* : « Les effets de la famine se font sentir chaque jour davantage à Monastir. »

« Les 5.000 soldats bulgares qui y sont en garnison reçoivent plus par jour qu'un pain pour cinq hommes. »

« La population civile souffre énormément de la faim; la mortalité y est très grande. »

L'artillerie lourde austro-allemande aux Dardanelles

GENÈVE. — Les *Dernières Nouvelles de Munich* apprennent que dès le mois de décembre, un grand nombre de batteries lourdes austro-allemandes sont arrivées en Turquie et ont pu être mises en position aux Dardanelles. Le journal munichois croit que ces renforts ont été une des raisons du départ des Anglais de Ari-Burnou et de Anzac.

Encore un zeppelin cassé...

AMSTERDAM. — Les journaux annoncent qu'un zeppelin qui survolait Namur a été forcé d'atterrir à cause de la tempête. Au cours de l'atterrissage, le zeppelin toucha des lignes télégraphiques et fut partiellement détruit. Deux hommes de l'équipage ont été tués. Le zeppelin a été ramené à Namur où l'on tentera de le réparer. Le pilote a été arrêté.

Communiqué italien

ROME (Commandement suprême, 8 janvier) : Une vive action continue sur tout le front entre les deux artilleries.

Le mauvais temps entrave, en montagne, les opérations d'infanterie; cependant il y a eu quelques engagements de petits détachements vers le Monte-Croce-Carnico et aux tranchées de Dolje, près de Tolmino, avec un résultat favorable pour nous.

UN SOUS-MARIN ANGLAIS dans la Corne-d'Or

LONDRES. — On télégraphie d'Athènes au *Daily Chronicle*, à la date de jeudi :

« Suivant un télégramme de Constantinople reçu par un journal local, un sous-marin anglais a réussi à pénétrer dans la Corne d'Or, où il a attaqué l'arsenal situé sur la côte de Péra. »

« Le sous-marin a causé des dégâts considérables, et son apparition a provoqué une panique parmi les ouvriers de l'arsenal et les habitants du quartier. »

LES PRÉPARATIFS ANGLAIS EN ÉGYPTÉ

ZURICH. — L'agence suisse Information écrit que le général Maxwell continue fiévreusement ses préparatifs pour repousser l'attaque turque contre le canal de Suez. Les autorités turques considèrent cette attaque comme imminente.

Au commencement de décembre dernier, le nombre des soldats anglais et hindous qui se trouvaient en Égypte se chiffrait à plus de 300.000 hommes. Depuis cette époque, ce chiffre s'est considérablement augmenté.

Le pays est parfaitement calme et on ne craint pas le moindre soulèvement des indigènes.

Le rapide avancement du commandant W. Churchill

LONDRES. — Le correspondant de l'agence Reuter sur le front britannique de France écrit qu'il a entendu dire que le commandant Winston Churchill a été placé à la tête d'un bataillon de fusiliers du Royal-Ecossais, ce qui pourrait bien être le premier pas vers le commandement d'une brigade.

Et dire qu'on a tenu l'"U-17" dans un filet !

Mais le filet s'est rompu

LONDRES. — On mande de Budapest au *Morning Post* : Un correspondant hongrois qui est avec les armées allemandes de l'Ouest, a interviewé le lieutenant Wenninger, du sous-marin « U-17 », qui lui a exposé de quelle manière ce sous-marin, pris dans un filet à large de la côte orientale de l'Angleterre, réussit à s'échapper dans les circonstances les plus difficiles :

Quittant ma base le matin de bonne heure, a déclaré le lieutenant Wenninger, je passe dans la mer du Nord. Regardant par le périscope, j'aperçois une bouée rouge derrière le sous-marin. Dix minutes plus tard, la bouée est encore à la même distance derrière nous. Je dirige le sous-marin à droite et à gauche, je descends très bas; la bouée y est toujours. Alors, je comprends que nous avons accroché une chaîne de bouées que nous traînons après nous.

J'aperçois en même temps par le périscope un petit vapeur étrange, assez loin, marchant en ligne droite derrière nous. Un peu plus tard, j'observe cinq torpilleurs ennemis qui s'approchent du nord.

Tout à coup, le sous-marin commence à rouler de tous côtés d'une façon incompréhensible; nous sommes accrochés dans un filet de fer; le gouvernail ne marche plus, et nous ne pouvons plus utiliser ni la boussole, ni les autres instruments.

Chaque fois que je monte à la surface, les cinq torpilleurs sont toujours là qui me guettent. Enfin, je me décide à augmenter dans toute la proportion possible le poids du sous-marin et je descends à la profondeur maxima.

Soudain, nous ressentons un choc violent : nous avons rompu le filet; mais nous n'avons plus d'instruments pour nous guider; comment échapper aux torpilleurs qui demeurent là en demi-cercle, tandis que, de l'autre côté, on aperçoit la côte d'Angleterre ? J'attends six heures au fond de l'eau et je remonte : un torpilleur nous voit. Immédiatement, je redescends à une profondeur de trente mètres, je m'y tiens deux heures; puis je me dirige lentement vers la haute mer, passant à cinquante mètres du torpilleur.

A 9 heures du soir, nous pouvons remonter à la surface en toute sécurité.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL BELGE

Duel d'artillerie habituel. La canonnade a été très vive dans le secteur de Steenstraete, où s'est développée également une lutte intense à coups de bombes.

L'offensive russe s'affirme au nord-est de Czernovitz

PÉTROGRAD, 8 janvier. — (Communiqué officiel de l'état-major du généralissime.)

FRONT OUEST

Dans la région de Riga, à proximité de la chaussée de Mitau, les Allemands ont dirigé de nouveau des gaz asphyxiants sur nos retranchements.

Des forces ennemies considérables ont engagé des contre-attaques et ont refoulé nos éléments de la bourgade de Czartoryisk, mais elles ont ensuite été délogées de ce point, nous abandonnant trois officiers et cinquante soldats prisonniers.

Des tentatives ultérieures de nos adversaires pour nous déloger de Czartoryisk ont échoué.

Dans la région du cours moyen de la Strypa, nos unités se sont emparées sur plusieurs points de quelques secteurs des positions adverses.

Ailleurs, elles se sont fortifiées au milieu des barrages de fil de fer en contact immédiat avec l'adversaire.

Dans cette région, nous avons capturé dix-sept officiers, plus de mille soldats et plusieurs mitrailleuses.

Au nord-est de Czernovitz, l'ennemi a essayé d'enrayer notre offensive par des contre-attaques désespérées faites avec de grandes forces; toutes ces contre-attaques ont été repoussées avec des pertes énormes pour l'ennemi.

Nos troupes ont pris dans cette région quatorze officiers, plus de trois cents soldats et deux mitrailleuses.

FRONT DU CAUCASE

En Perse, au sud du lac d'Ourmiah, des bandes de kurdes ont tenté de passer sur la rive droite de la rivière Djehata, mais toutes leurs tentatives ont été facilement réprimées.

Dans la région de la ville d'Assabad, des rencontres se sont produites avec des détachements d'insurgés persans.

Le but des Russes en Bukovine

GENÈVE. — On mande de Bucarest aux journaux allemands que les Russes sont décidés à continuer leur offensive en Bukovine jusqu'à ce qu'ils aient réussi à rompre la ligne autrichienne pour avoir la route libre vers la Transylvanie.

Les journaux font remarquer que la Russie est loin d'être à bout de munitions et d'hommes, et reconnaissent que la bataille continue et que les Russes ont pénétré dans une partie des lignes de défense autrichienne.

Les ministres autrichiens délibèrent

AMSTERDAM. — On mande de Vienne qu'une conférence a été tenue hier sous la présidence du baron Burian, ministre des Affaires étrangères. A cette conférence, assistaient le comte Stuerghk et le comte Tisza, les deux présidents du Conseil, le général Krobotin, ministre de la Guerre, et M. Koerber, ministre des Finances.

On s'est occupé de la situation politique et économique.

Il y a des juges... à Vienne

GENÈVE. — Le tribunal militaire de Vienne a condamné des fournisseurs qui livraient à l'intendance militaire des chaussures avec des semelles en carton à seize ans de réclusion; des complices ont été condamnés, l'un à sept ans et l'autre à quatre ans de réclusion.

La Hongrie se méfie des Allemands

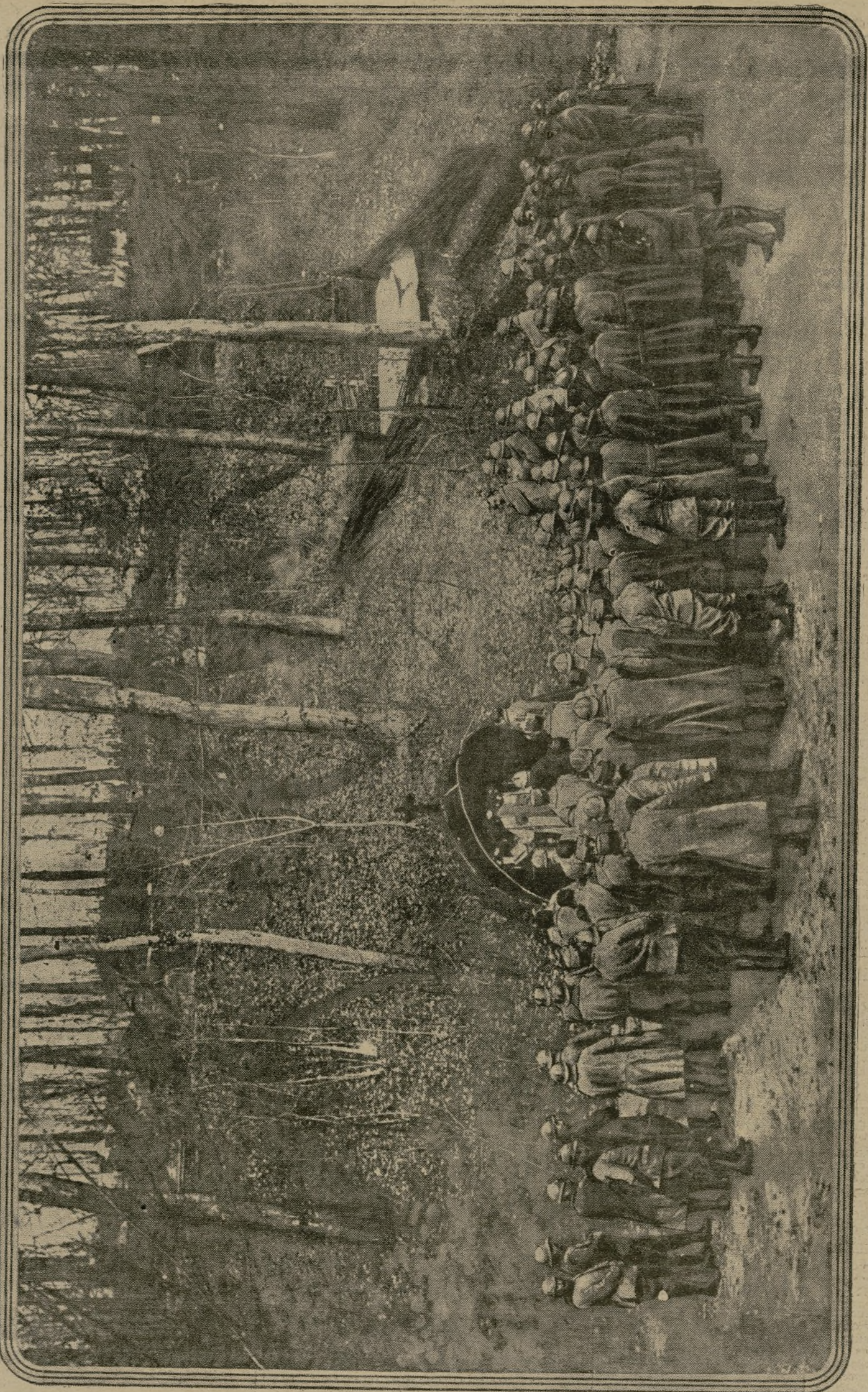
ZURICH. — La *Gazette de Francfort* écrit en un télégramme de Vienne que le discours du comte Tisza trahit la méfiance du gouvernement hongrois et de la finance hongroise à l'égard des projets d'union douanière.

Le service obligatoire en Chine

GENÈVE. — La *Gazette de Francfort* apprend que la Chine a décidé d'adopter le service militaire obligatoire.

Vittel - Grande Source
détruit l'arthritisme

LA CHAPELLE DANS LES BOIS



C'est sur de nombreux points du front que nos poilus entendent ainsi la messe, le dimanche, alors que tonnent, souvent très près de leur humble chapelle dans les bois, les canons des artilleries aux prises.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Madame Timoré

I

Il y avait quarante-trois ans que, tout en tapotant sa poitrine constellée de petites miettes, Mme Timoré ne terminait jamais un repas sans déclarer :

— Encore un que les Prussiens n'auront pas !

Elle ajoutait, en regardant sa fille Clarisse, dont dix-huit années d'huile de foie de morue n'avaient pas vaincu le lymphatisme :

— Remercie le Ciel, mon enfant, de t'avoir évité les privations de la guerre, et dépêche-toi de ranger l'argenterie. La nièce d'un officier supérieur doit prouver son ordre, ses croyances et son esprit de discipline.

Mme Timoré possédait des principes et une haute opinion de ses devoirs. Sans s'être inspirée des conseils de Mgr Fénelon, elle ne craignait personne sur le chapitre de l'éducation des filles. La sienne lui paraissait parfaite, malgré que son frère, le colonel en retraite Rondot, s'acharnait à la qualifier de brigue et de grande saucisse. Mais Mme Timoré qui, cependant, était collet monté, faisait en toutes choses, selon une de ses expressions favorites, la part du feu, et, pardonnant beaucoup à la vie des camps et aux libertés de langage qu'elle entraîne, ne contrariait pas ce frère, honneur et gloire de la famille.

— Quand on a vu 70, n'est-ce pas, on est fier de posséder un de ces héros qui n'ont déposé les armes qu'après avoir vaillamment combattu ? répétait-elle.

Tout, pour elle, se rapportait à la guerre, car son enfance avait souffert du siège. Elle entendait encore le sifflement des obus au-dessus des rues de la grande ville, elle sentait toujours le poing vigoureux de sa mère la précipitant à terre pour laisser la route aérienne libre aux projectiles, elle revoyait les gens à plat ventre dans la poussière et la boue et elle n'oubliait pas les réflexions de Gavroche, plus enclin à rire des moilets en sucre d'orge de la petite fille qu'elle était qu'à se protéger lui-même.

Elle n'avait grandi, elle n'avait vécu que dans ces souvenirs.

— Ah ! être un homme ! soupirait-elle, et tenir un flingot à mon tour !

Car elle était belliqueuse et assez mécontente de son sexe. Une âme de capitaine instructeur vieillissait, inutile, dans son corps grassouillet. Elle eût voulu se battre, guerroyer, à condition toutefois qu'elle donnât des ordres et n'en reçût pas. Elle se croyait supérieure, sans que quiconque lui eût jamais affirmé qu'elle l'était.

Elle avait eu, en partage, un mari faïot et pacifique. Certes, il avait fait son devoir dans les contributions indirectes et était mort honnêtement à son poste, sans même atteindre cette limite d'âge et cette retraite que Mme Timoré lui eût rendues pittoresques par une initiation graduée aux occupations domestiques, à la joie des approvisionnements, à la comptabilité du ménage et à l'éducation de leur fille unique, Clarisse, dont la naissance avait été une déception. Mme Timoré souhaitait un fils, un fils qui lui eût valu la sensation de posséder un homme près d'elle, sensation que la présence de M. Timoré ne lui avait point donnée. Comme toutes les femmes fortes, ou qui se jugent telles, elle admirait les qualités combatives de son prochain.

— Des coups d'épée, messieurs, mais pas de coups d'épingles ! suppliait Tartarin.

Mme Timoré était de cette école. Aussi, son mari enterré, avait-elle accepté la proposition que lui avait faite le colonel Rondot d'unir leurs pensions et leurs rentes. Elle devinait qu'avec lui les joutes oratoires seraient fréquentes et que, cette fois au moins, elle aurait un adversaire à sa hauteur.

Ce brave à trois poils lui plaisait. A défaut de n'avoir été ni homme ni chef, elle s'attribuait volontiers les états de services de ce frère et, parce qu'il avait aidé à la conquête de l'Indochine et fait partie de l'expédition de Madagascar, Mme Timoré n'était pas loin de considérer les Annamites et les Malgaches comme ses propres sujets.

Or, revenue de bien des choses et de beaucoup de pays, le colonel ne demandait qu'à terminer sa vie en « père tranquille ». Mais il était célibataire. Être un père tranquille sans enfant ne lui disait rien. Aussi avait-il songé à Clarisse, qu'il connaissait à peine et était disposé à aimer.

— Ouais ! avait-il pourtant murmuré ; c'est qu'il me faudra prendre la paire.

Il sous-entendait Mme Timoré, dont le caractère, dans leur jeunesse, était l'ennemi du sien.

Mais, désireux de ne pas mourir sans compagnie,

il préféra tenter une expérience moins dangereuse, en somme, que ces mariages d'arrière-saison où chacun des époux ne peut garder d'autre espoir que de découvrir les manies et les maladies du conjoint.

Ainsi, après avoir, pendant quatre ou cinq lustres, borné leurs relations à des lettres de jour de l'an, le frère et la sœur, certains qu'ils s'accorderaient mal, avaient abrité leurs lares dans un de ces pavillons de la banlieue parisienne autour desquels un ruban de jardin s'orne de quelques arbres vaporeux et fertiles comme des cure-dents.

Et c'est dans le calme relatif de cette maisonnette, où les domestiques passaient pour s'entendre donner leurs huit jours, que le colonel comprit, par la lecture des journaux, que la paix européenne allait être perturbée.

— L'Allemagne s'apprête à nous tomber dessus, annonça-t-il, un matin, à la cantonnade.

Mme Timoré eut vite traduit son état d'âme :

— La guerre, moi, ça me botte ! Tu vas reprendre du service, tu toucheras ta solde d'autrefois, Clarisse et moi soignerons les blessés, et nous rattrapons l'Alsace-Lorraine. Et puis, et puis, notre nouvelle bonne, je ne te l'ai pas encore dit, s'appelle Victoire !

— J'ai eu, au temps jadis, un ordonnance qui se nommait modestement Napoléon, rétorqua le colonel. Il ne m'a valu, et je le déplore, aucun Austerlitz, mais je veux bien voir en ta Victoire une mascotte d'un nouveau genre. Je l'ai à peine aperçue ; elle m'a semblé taillée en tambour-major, plus ventrue qu'un capitaine d'habillement et barbue tel un sapeur. Au moment où l'armée va donner le ton au pays, tu ne pouvais choisir mieux. Quant à ce qui est, pour moi, de reprendre du service, tu oublies, ma chère Aurélie, que je marche, péniblement hélas ! sur mes soixante-dix ans. Je ne demanderais qu'à m'utiliser encore, mais j'espère bien que la France ne sera jamais dans la nécessité de convoquer la promotion de la Bérésina.

Mme Timoré voulut badiner :

— Allons donc, tu es très vert.

— Oui, fit tristement le colonel, vermoulu même...

A cet instant, un vacarme infernal partit de la cuisine. Mme Timoré se précipita sur les lieux du drame. La bonne y pataugeait dans les débris de poterie, le bouillon fumant, la viande et les légumes du pot-au-feu qui venaient de lui échapper des mains.

— Ciel ! s'écria la patronne.

— Bah ! répliqua Victoire. Encore un que les Prussiens n'auront pas !

Stupéfaite d'entendre, de la bouche d'une domestique, une des expressions de son répertoire, Mme Timoré parvint à refréner sa colère.

Jeanne Landre.

NUIT DE GUERRE

Une revue à la lueur des torches

L'Invalide Russe raconte qu'à l'occasion de l'arrivée de la mission anglaise, un de nos valeureux corps devait être passé en revue.

Dès la veille, on s'était préparé à la cérémonie et le pare de la propriété où se trouvait l'étal-major avait été mis en ordre et décoré.

Comme cela arrive fréquemment, par suite de circonstances imprévues, on dut remettre la revue à une heure tardive, et non seulement les flancs mais encore les premiers rangs seraient à peine visibles. Il fut néanmoins décidé que la revue aurait lieu, dut-elle être passée à la lumière artificielle. Mais où trouver, au front, l'électricité ou les bees Auer ? Voilà où se manifesta l'ingéniosité de nos sapeurs ; ils agirent à l'insu des autres corps qui devaient participer à la parade.

Le général Murray et son aide de camp n'arrivèrent qu'à la nuit pleine, et, silencieusement, suivirent les allées où de superbes cosaques faisaient la haie. Tout à coup, au milieu de l'obscurité, la musique retentit sur toute la ligne les flambeaux des sapeurs s'enflammèrent, les rayons des projecteurs s'allongèrent et des fusées s'élevèrent.

Les baïonnettes, les pontets, toutes les parties métalliques des fusils étincelaient, le tableau était féérique. La musique joua, l'une après l'autre, toutes les anciennes marches, et il semblait qu'à cette revue nocturne prenaient part non seulement nos vaillants soldats de la garde, mais encore leurs glorieux ancêtres. Les hourrahs des soldats se répétèrent à tous les échos.

Les Anglais furent impressionnés par ce rare spectacle.

Les rangs bien alignés, d'une allure cadencée, les régiments défilèrent. A la façon dont le vieux général leur envoyait ses félicitations, on sentait la joie du soldat, voyant dans ce pacifique exercice le haut degré des qualités combattives : discipline, obéissance, entraînement, qui n'ont toute leur valeur que là, sur le front.

Verlaine et la guerre

C'est aujourd'hui que se réuniront au jardin du Luxembourg, devant la statue du poète, mort il y a vingt ans, les amis de Paul Verlaine. Devant le monument, dressé sur un bosquet charmant de fête galante, on dira des vers :

L'amour de la Patrie est le premier amour
Et de dernier amour après l'amour de Dieu...

Mais, quels plus beaux vers — et plus actuels ? — de l'auteur de *Sagesse*, pourra-t-on réciter, dans le décor d'hiver, au pied du marbre faunesque et moussu, que ceux où Verlaine, peu de temps avant sa mort, célébrait le départ de « la Classe » :

Allez, enfants de nos entrailles, nos enfants
A tous qui souffrirez de vous savoir trop braves
Ou pas assez, allez, vaincus ou triomphants
Et revenez ou mourez... Tels sont, fiers et graves,

Nos accents, pourtant doux, si doux qu'on va pleurer
Puisqu'on vous aime mieux que soi-même — mais vive
La France encore mieux, puisque, sans plus errer,
Il faut mourir ou revenir, proie ou convive !

Revenir ou mourir, cadavre ou revenant,
Cadavre saint, revenant pire qu'un cadavre
En raison des chers torts et revenant planant
Comme des torts sur un cœur tendre que l'on naïve.

S'en revenant estropiés ou bien en point
Sous le drapeau troué, parbleu ! de mille balles,
Ou, pris et repris à coups de poing !...
O nos enfants, ô mes enfants — car tu t'emballes,

Pauvre vieux cœur pourtant si vieux, si dégoûté
De tout, hormis de cette éternelle Patrie.
Liberté ! Egalité ! Fraternité ?
Non ! pas possible !... Enfin, enfants de la Patrie,

Allez — tâchez donc de sauver la Patrie !

Ces vers, écrits il y a plus de vingt ans, dans l'œuvre de tendresse et de pitié de Paul Verlaine, retentissent comme un martial appel des ancêtres. Cela n'est pas fait pour surprendre, Verlaine est né à Metz, 26, rue Haute-Pierre, petite voie provinciale et recueillie, nommée aujourd'hui, hélas ! Hochsteinstrasse ! Son père était capitaine adjudant-major au 2^e régiment du génie, et, lui-même a dit, dans ses *Confessions*, avec quelle émotion il assistait, dans la vieille cité lorraine, au défilé des soldats. Alors son « petit cœur tout militaire » (c'est son expression) bondissait de plaisir !

Plus tard, malgré les deuils et les orages d'une vie vagabonde et tourmentée, le poète ne cessa de professer le même amour. Même au plus fort de sa vieillesse, il demeura le « gosse français » qu'il avait toujours été fier de se proclamer. C'était le beau temps alors des querelles littéraires, des rivalités d'écoles. Déjà les Allemands envahissaient notre pays, s'efforçaient par une sourde influence de jeter sur notre poésie si transparente, si limpide, un peu de la brume nuageuse de leur climat. Mais Verlaine se cabrait : « Qu'est-ce que ça peut faire au poète, disait-il devant M. Jules Huret, ce que Kant, Schopenhauer, Hegel et autres Boches (Verlaine se servait déjà de ce mot !) pensent des sentiments humains ! Moi, je suis Français, vous m'entendez bien, un chauvin de Français ! »

Entendez-le, jeunes gens, conscrits de l'an 1917 ! Celui qui a écrit pour vous, dans un pressentiment de l'avenir, ces vers tout actuels sur « la Classe », cette « Classe » dont vous êtes, celui-là était un bon et brave homme, un grand poète et un grand cœur, et c'est encore lui qui a dit : « Les trois couleurs devant l'aigle noir, ça suffit, on se bat !... »

Battez-vous, jeunes gens, et reprenez-la, l'antique cité messine, la ville où le poète est né, un jour que sonnait le clairon et que battaient les cloches !

Edmond Pilon.

M. POINCARÉ A NANCY

Le président de la République, qui avait quitté Paris jeudi soir, y est rentré hier, après avoir passé la journée de vendredi dans la ville de Nancy et sur le Grand-Couronné.

Accompagné du préfet de Meurthe-et-Moselle, du maire et du général commandant le département de Lorraine, il est allé d'abord visiter les victimes des trois bombardements que les Allemands ont effectués ces jours derniers, à longue distance.

Il s'est rendu ensuite dans une caserne où sont hospitalisés, depuis le début des hostilités, près de deux mille réfugiés des villages envahis du département de Meurthe-et-Moselle.

De là, il est allé à l'hôtel de ville, où s'était réuni le conseil municipal. Le maire lu a présenté ses collègues en faisant l'éloge de leur esprit de concorde et de leur sang-froid. Le président a rappelé les liens très anciens et très chers qui l'unissent à la ville de Nancy et il a exprimé au conseil ses chaleureuses félicitations.

La population a fait à la visite du président l'accueil le plus reconnaissant.

L'après-midi, le président a visité les batteries du Grand-Couronné.

Ayuntamiento de Madrid

Quelques évolutions du costume militaire français



UN DÉFILE AVANT LA GUERRE



LES FEUILLES DE CHÊNE



LES TROIS RAIRES



LE CASQUE



UN DÉFILE AUJOURD'HUI



L'OFFICIER



LE FUSILIER MÉRIN



LE SOLDAT



LE SÉNÉGALAIS



LA CASQUETTE D'ACIER



CASQUE ET MASQUE



LE FUSILIER

Depuis le commencement de la guerre, les uniformes de nos armées ont changé d'aspect. Le traditionnel képi rouge est devenu presque introuvable. Déjà il semble un anachronisme parmi les bourguignottes. Le pantalon rouge des belles revues d'an-

tan est remplacé par le pantalon bleu de ciel. Dans les tranchées, des costumes variés ont été improvisés par l'ingéniosité de nos poilus. Les chefs ont, eux aussi, suivi le mouvement; le galon est presque imperceptible, les généraux portent le casque.

Le marché aux infirmiers

On a convoqué des auxiliaires, en masse, tant qu'on a pu, au dépôt des infirmiers militaires de X..., et, docile troupeau, ils attendent à la porte du bureau où ils vont se faire inscrire. Un planton, jovial et vêtu de velours, est chargé de les faire entrer cinq par cinq; mais, on ne sait pas très bien comment cela se fait, la première fournée n'est jamais ressortie et les autres restent là. Quelquefois un soldat vient demander un renseignement au planton ou bien à voir quelqu'un du bureau. Le planton jovial n'a qu'une réponse :

— Une minute, mon vieux, mets-toi là !

Et il invite le malheureux à entrer dans la foule morne de ceux qui attendent. Mais, au bout d'un instant, il a comme un remords.

— Alors, c'est vrai que tu vas voir le chef ? Dans ce cas, c'est différent; entre tout de suite.

Les autres restent là jusqu'au moment où une sonnerie de clairon fait trembler les couloirs du vieux bâtiment.

Le planton pousse un soupir de soulagement.

— Allons, c'est fini pour ce matin; vous reviez-tout.

Les « appelés », leurs cartes blanches à la main, s'en vont dans la cour; ils ont l'air gêné qu'on a toujours dans une caserne quand on n'est pas encore habillé en soldat. Un petit gros affirme « qu'il ne



— Eh ! L'ARISTO, TU BOIS UN COUP ?

faut pas s'en faire »; il sort de sa musette, rebondie comme son ventre, un bout de pain avec une tranche de jambon et un litre

— Eh; « l'Aristo », tu bois un coup ?

« L'Aristo », c'est un grand maigre à l'air distingué, qui balance au bout de son bras une magnifique valise en cuir jaune. Cette valise toute neuve, parmi ces civils vêtus de vieux habits dans cette cour de caserne, est aussi dépaycée qu'une autruche au pôle Nord. « L'Aristo » a refusé l'invitation; il engage une conversation avec un prêtre encore en soutane qui se tient timidement à l'écart.

Deux jours après — car tout finit par arriver — les auxiliaires appelés sont tous inscrits, matriculés et presque tous habillés.

Le clairon sonne le rassemblement; on s'aligne tant bien que mal le long du bâtiment. Une fantaisie



LES AUXILIAIRES

assez comique a présidé à l'habillement de tous ces hommes.

En plus des fonctions, parfois assez vagues, qu'ils auront à remplir, les auxiliaires ont la tâche d'user les vieux uniformes, laissés pour compte des essais successifs qu'on fit pour arriver du pantalon rouge à l'uniforme bleu horizon en passant par le gris canon, tricolore et neige fondante. Ceux qui ne sont pas vêtus de cette façon ont reçu des habits de velours à grosses côtes, avec un petit bonnet de police en soie pareille qui leur donne des allures de gardes

champêtres endimanchés. Quelques-uns, cependant, sont habillés assez élégamment — les autres soutiennent qu'ils ont donné un pourboire au garde-mites. Quant au petit gros, qui dès le premier jour avait décidé de ne pas s'en faire, il est horrible, tout simplement, boudiné dans une capote trop étroite, avec un pantalon de velours qui s'enroule en tire-bouchon autour de ses jambes courtes; mais il est très fier de cet accoutrement et palabre au milieu d'un cercle. Il prend à partie « l'Aristo » qui s'est acheté en ville une tunique ajustée :

— Ah ! la ! la ! ben, mon vieux, pour une chouette idée, c'est une chouette idée que t'as eue de t'habiller comme ça ! Ce ne sera pas la pause de s'balader dans les rues avec toi. Comment qu'tu te ferais enguirlander à Paris dans le Métro ! Moi, tant plus je suis moche, tant plus je suis content. Comme ça, mon vieux, je suis tranquille : avec cette petite redingote, je ne ferai pas de conquêtes, pour sûr, mais il n'y a pas de danger qu'on me prenne pour un embusqué !

Un sous-officier paraît avec une liste et une liasse de paperasses; il s'agit de répartir tout ce lot d'infirmiers improvisés selon les demandes faites au dépôt par les hôpitaux auxiliaires.

Avant de désigner les hommes d'office, on demande des volontaires, chacun s'efforce d'être employé dans le quartier qu'il habite. Ceux qui ont déjà servi donnent des renseignements.

— C'est une sale boîte !

N'y va pas.

Ou bien :

— Celle-là, mon vieux, je suis content. c'est le filon : quart de vin le matin, chopine le soir et des permissions tant qu'on veut.

Quelquefois le directeur d'un de ces hôpitaux vient lui-même chercher des hommes. On se croirait tout à fait à une foire où des gars sont venus pour se louer. Les auxiliaires ne vont-ils pas chanter comme dans les Cloches de Corneville : « Voyez par-ci, voyez par-là. »

Cependant le sergent continue à distribuer les places.

— Qu'est-ce qui veut être coiffeur dans un hôpital de banlieue ?

— Moi, dit un petit blond, je suis coiffeur de mon métier, ça m'irait bien.

— Bien. Votre nom, votre classe ?

Les réponses qu'il fait ne sont pas satisfaisantes : — Ah ! c'est embêtant, nous ne pouvons pas prendre quelqu'un d'une classe aussi jeune pour cet emploi. Il n'y a pas moyen.

— Moi, dit un autre, j'suis de la classe qu'il faut.

— Alors, ça va. Vos nom, prénom, matricule ? Vous étiez coiffeur dans le civil ?

— Moi, non; j'étais garçon boucher. Seulement c'est moi qui tondais les moutons, alors, vous comprenez : la tondeuse, ça me connaît !

— J'm'en f... ! D'ailleurs, vous vous arrangerez là-bas.

... Tous les auxiliaires sont casés; le sergent replie ses listes. Alors on voit sortir de la remise à charbon, où ils étaient tapis, deux lascars qui trouvent qu'on n'est pas mal du tout dans ce dépôt d'infirmiers et qui ne demandent qu'à y rester le plus longtemps possible.

André Warnod.

“Excelsior” sur le front

De M. G..., sergent au 46^e territorial d'infanterie : 9 décembre 1915.

Monsieur le directeur, Meilleurs remerciements pour vos gracieux envois si impatiemment attendus et lus avec avidité. Il fait si triste dans nos cantonnements et tranchées par ce temps pluvieux ! Avec votre meilleur souvenir, veuillez agréer, monsieur le directeur, l'hommage de notre profonde gratitude.

Tout nouvel abonné d'Excelsior ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

Publicité anormale et exclusive

Quelques-unes des annonces qui paraissent ci-dessous enfreignent les prescriptions qui interdisent aux citoyens français d'entretenir des relations commerciales avec les sujets des nations qui sont en guerre avec nous. Mais, comme l'a dit S. Exc. M. de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'empire d'Allemagne : « Nécessité n'a pas de loi. »

CURE D'AIR

L'hiver à Lucerne. — Confort moderne. — Salon de conversations. — Chambre noire.

UN VASTE TERRAIN D'ENTENTE

est mis à la disposition des touristes qui désireraient profiter de la cure d'air.

S'adresser au prince de Bülow.

VOYAGE CIRCULAIRE EN ORIENT

Express Berlin-Vienne-Sofia-Constantinople-Bagdad-Bombay.

N.-B. — Une partie du chemin doit se faire à pied. L'administration ne délivre pas de billets d'aller et retour.

NE MANGEZ PLUS !!!

Toutes les maladies du tube digestif, de l'estomac, de l'intestin; toutes les affections du foie et des reins proviennent des aliments que nous absorbons. Comme nous avons besoin, en temps de guerre, de toutes nos forces, Allemands et Autrichiens,

NE MANGEONS PLUS !!!

Soutenons-nous chaque jour en absorbant une seule « PILULE DORÉE ».

Pour faire dorer la pilule, s'adresser au docteur Delbruck, ministre de l'Intérieur.

FAILCEUF

L'aliment chimique par excellence. Renferme tous les principes nutritifs de l'œuf en temps de paix. Recommandé pour les enfants.

FAIBCEUF

L'aliment des adultes, véritable merveille de la chimie. Ressemble, à s'y méprendre, à la viande de cheval.

SOLDATS TURCS, SOLDATS BULGARES HABILLEZ-VOUS RICHEMENT

avec les laissés pour compte des soldats allemands, et pénétrez ainsi, la tête haute, sur le territoire grec. Coupe soignée, Éléance, Suprême chic, Retouches gratuites. Démangeaisons garanties.

ACHAT, VENTE, ECHANGE

à des conditions défiant toute concurrence de territoires appartenant à des peuples ennemis, et, principalement, à des peuples amis ou alliés. S'adresser à l'agence Wilhelm II, Berlin.

VENTE DE RECONNAISSANCE

au plus offrant et dernier enchérisseur et sans garantie de durée.

Ferdinand, à Sofia.

SOLDE DE FIN DE SAISON

Grande baisse sur le mark. Trois mark pour un franc.

Profitez ! On ferme ! C'est la ruine !

S'adresser au syndic.

MAXIMUM

Sans aucune commutation de peine à S. M. Guillaume II, empereur d'Allemagne, roi de Prusse.

PETITES ANNONCES

L'Avenir dévoilé par les lignes de chemins de fer. Ecr.: maréchal von Hindenburg, devant Riga.

On demande bon ouvrier mécanicien pour réparer ressorts de François-Joseph et remettre en mouvement. Discretion absolue.

Il a été perdu une bataille en Champagne. On est prié de n'en parler à personne. Ag. Wolff, Berlin.

On demande bonne à tout faire bulgare. Travail pénible. Appointements modérés. La nourriture n'est pas comprise. Mackensen.

Ménage, mari parlant le grec, femme parlant l'allemand, demande place confiance dans famille française. C. et S., Athènes.

L'Allemand en 30 leçons, de gré ou de force. Von Bis-sing, Bruxelles.

On demande petites mains pour remplacer toutes celles qui ont été coupées par les soldats allemands.

Pour toutes communications et insertions, s'adresser au préposé :

Adrien Vély

L'HUMOUR ET LA GUERRE



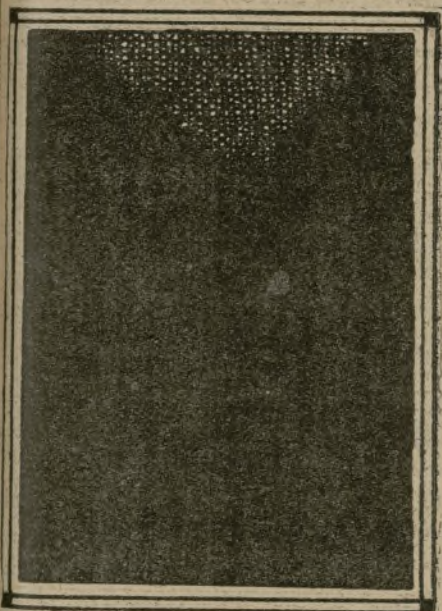
POUR DISTRAIRE LE MALADE

— Coulez donc encore des navires, amiral: si vous saviez ce que cela distrait Sa Majesté de compter le nombre des noyés...
(Sauvayre.)



SPECTACLES DU FRONT

Le poilu (rôle de Mignon). — C'est là que je voudrais vivre...
L'auditoire, en chœur. — Ben, mon colon !...
(Keller.)



C'était pendant l'horreur d'une [profonde nuit,
Pas un seul bec de gaz et pas un
[seul taxi...

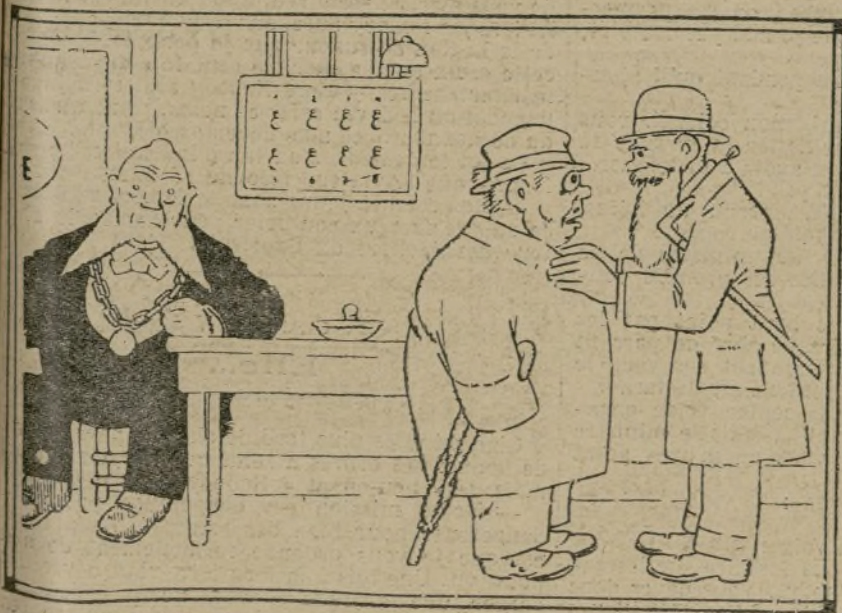


LA LOI DELBRUCK

Un Boche se fait naturaliser Américain.



Le neutre qui nous aime. —
10 0/0 de mes bénéfices aux
mutilés français... sur ce que je
vends aux Boches! (Henri Guillaud.)



L'IMPOT SUR LES BENEFICES DE GUERRE

— Vous fournissez des chaussures à l'armée? Eh bien, pour vous rattraper sur l'impôt, flanquez-leur des semelles en carton !
— C'est que... j'en mettais déjà...



UN HEROS !

— ... Oui, très bien cet oberleutnant, mais a-t-il seulement des capacités ?...
— Oh, pour ça !... Il boit ses 12 litres de bière sans sourcilier...
(Keller.)

TRIBUNAUX

Corruption de fonctionnaire

Une affaire de corruption de fonctionnaire, venue hier devant le troisième conseil de guerre, fixe un point de la jurisprudence qui intéresse tout particulièrement l'instruction du capitaine rapporteur Bouchardon dans l'affaire des réformes frauduleuses. Moïse-Léon Lyon, de la classe 1903, ajourné en 1904 et 1905, puis versé dans le service auxiliaire en 1906, était reconnu apte au service armé le 28 novembre 1914 et incorporé le 24 février 1915 au 130^e d'infanterie. Mais le soldat Lyon usa d'un stratagème pour se faire mettre en sursis d'appel en qualité d'ouvrier métallurgiste, bien qu'il fût clerc d'avoué, avec l'aide de son oncle, M. Joseph Lyon, représentant d'un fournisseur de l'Etat et en relations avec M. Royer, industriel, à qui il avait fait obtenir une importante commande de matériel de guerre.

M. Joseph Lyon obtint facilement la demande de sursis d'appel pour son neveu, qui devait être employé à l'usine Royer en qualité de manœuvre, le 3 juillet 1915. En venant prendre possession de son emploi, le clerc avoua à M. Royer la supercherie.

L'industriel lui répondit : « Si vous n'êtes pas ouvrier métallurgiste, je n'ai pas besoin de vous. »

Sans se démonter, Moïse Lyon offrit d'acheter ou de louer l'usine : nouveau refus de M. Royer. Le clerc offrit alors de déposer 50.000 francs en banque au compte de l'industriel et voulut remettre à Mme Royer un superbe sautoir en or qu'il avait tiré de sa poche.

L'industriel éconduisit le personnage et avisa le sous-secrétaire d'Etat aux Munitions de la tentative de corruption dont il venait d'être l'objet.

A la requête du ministre de la Guerre, une information fut ouverte. Elle amenait hier Moïse-Léon Lyon devant le troisième conseil de guerre. Au début de l'audience, son avocat, M^e Lucien Leduc, a déposé des conclusions basées sur des arrêts de la Cour de cassation stipulant que des poursuites ne peuvent être exercées contre le corrupteur.

Par un jugement motivé, le conseil a répondu :

« Qu'il serait contraire à la fois au bon sens et aux intentions du législateur de punir le corrompu et d'absoudre le corrupteur. »

Cette jurisprudence, si elle était confirmée par le conseil de révision, permettrait de poursuivre un certain nombre de corrupteurs qui croyaient échapper aux foudres de Thémis.

Le conseil de guerre a condamné le clerc d'avoué à six mois de prison et 300 francs d'amende.

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Le conseil des ministres, réuni hier matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

Un tracteur automobile tombe dans la Marne. — Hier, vers 2 heures de l'après-midi, un tracteur automobile du 84^e d'artillerie lourde, 9^e batterie, a passé par-dessus le parapet du pont de Champigny et est tombé dans la Marne, entraînant dans sa chute un canon de 155 long.

Terrible collision. — Blois (Dép. partic.). — Hier, une voiture, dans laquelle avaient pris place M. Bouquin et trois autres personnes demeurant tous communs de Nouan-sur-Loire, est entrée en collision avec une auto. M. Bouquin, blessé, ne tarda pas à expirer.

Une septuagénaire se noie accidentellement. — Blois (Dép. partic.). — Mme Prud'homme, âgée de soixante-quinze ans, demeurant rue du Bourg-Saint-Jean, est tombée dans le bassin de l'immeuble, autrefois le Grand Séminaire, et s'est noyée.

Une grève dégénère en émeute en Amérique. — New-York. — Les ouvriers des aciéries de East Youngtown (Etat de l'Ohio) s'étant mis en grève, de graves désordres se produisirent qui ont pris le caractère d'une véritable émeute. Les grévistes s'étant emparés de 500 livres de poudre ont fait sauter plusieurs bâtiments, après les avoir pillés, et menacent de détruire les habitations.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 9 JANVIER 1916

(10)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE IV

L'énigmatique Nobody

(Suite)

— Parlez, parlez, monsieur !
Nobody semblait s'être calmé. Le chef de parc, au contraire, sentait croître son émotion.

L'Aviateur inconnu continua :

— J'ai voulu expier, et pour expier, mon colonel, j'ai conclu avec le ministre de la Guerre le pacte auquel je faisais allusion tout à l'heure... Ce pacte, le voici : je me suis offert pour être l'expérimentateur officieux de l'aviation militaire ! J'ai dit au ministre : « Il vous faut un homme qui accepte de mourir, qui n'ait jamais une pensée de peur ? Cet homme, ce sera moi ! »... Je n'ai pas manqué à ma promesse.

Le colonel s'inclina sans répondre, Nobody poursuivit encore :

— Mais en même temps que j'offrais ma vie au ministre de la Guerre, mon colonel, je lui de-

LES ÉPHÉMÉRIDES de la guerre

SAMEDI 1^{er} JANVIER

Front français. — Patrouilles allemandes dispersées en Artois. Action d'artillerie avantageuse pour nous entre l'Avre et l'Oise. Une pièce à longue portée lance quelques projectiles sur Nancy, tuant deux habitants, en blessant quelques autres.

Front russe. — Une grande bataille se développe vers Czernovitz.

BIMANCHE 2 JANVIER

Front français. — Actions d'artillerie sur divers points du front.

LUNDI 3 JANVIER

Front français. — Action d'artillerie, notamment en Belgique et dans les Vosges.

MARDI 4 JANVIER

Front français. — Tirs efficaces de notre artillerie, particulièrement au nord d'Arras et au nord-ouest d'Altkirch.

MERCREDI 5 JANVIER

Front français. — Les Allemands prononcent une attaque entre la cote 193 et la butte de Tahure ; ils sont complètement repoussés. Actions avantageuses de notre artillerie lourde, notamment en Champagne où des dépôts allemands de munitions sautent.

Front russe. — Les Autrichiens sont refoulés vers Czernovitz, dont l'évacuation est décidée par eux.

Front italien. — Les Italiens s'emparent de plusieurs retranchements sur les pentes du mont Sperone.

JEUDI 6 JANVIER

Front russe. — La bataille est particulièrement terrible sur le front Tarnopol-Trembovia, où plus de 800.000 hommes, avec 3.500 canons, combattent sans répit.

VENDREDI 7 JANVIER

Front français. — Tirs efficaces de notre artillerie. Nos canons bombardent la gare de Boisieux-au-Mont, ce qui interrompt le trafic de la ligne.

Front russe. — L'offensive russe a une répercussion favorable aux Alliés sur d'autres fronts, notamment sur celui du Monténégro, où la poussée autrichienne faiblit.

Front italien. — Les Italiens avancent sur Riva.

LE PRÉSIDENT DE LA REPUBLIQUE VISITE les œuvres d'assistance aux soldats

Le président de la République et Mme Poincaré, accompagnés du général Dupargès, se sont rendus hier, à 2 h. 1/2, à la Chambre de commerce, place de la Bourse, où fonctionne l'œuvre du « Comité National d'aide et de prévoyance » en faveur des soldats.

Le président s'est ensuite rendu boulevard Voltaire, où sont exposés, aux magasins de Paris-France, les paquets et les objets réunis par les soins du Comité, avec le concours des maires de Paris, qui, tous assistaient à la visite présidentielle.

Le président de la République a été très respectueusement salué par les curieux qui étaient massés sur les trottoirs du boulevard Voltaire.

mandais une faveur. J'ai obtenu la promesse que si jamais un conflit éclatait, on m'enrôlerait parmi les officiers de l'aviation, on m'emploierait dès les premières heures du combat, on me permettrait d'être enfin ce soldat que je n'ai pas osé être, jadis !

La voix de Nobody trembla pendant qu'il ajoutait :

— Et je viens aujourd'hui, mon colonel, vous demander de m'engager... solliciter la mission la plus périlleuse que vous allez avoir à distribuer... Je sais qu'il n'en manquera pas !

D'un geste large, ce lâche, devenu un héros, tendait au colonel un pli cacheté de rouge :

— Voici les instructions du ministre de la Guerre, mon colonel ! Veuillez en prendre connaissance !

...Tremblant, ému au plus haut point par les aveux qu'il venait d'entendre, le chef de parc fit sauter les cachets de cire, parcourut des yeux le pli ministériel, puis enfin, lentement, déclara :

— J'ai ordre, en effet, d'accepter votre engagement au titre de lieutenant !... Mais le ministre y met une condition dont vous ne m'avez point parlé ?...

Haletant, Nobody interrogea :

— Laquelle ?...

Le chef de parc baissa la voix :

— Il est impossible de vous inscrire sur les cadres sous votre nom de Nobody... Vous devez donc me confier votre nom véritable... Je suis d'ailleurs autorisé à vous donner ma parole d'honneur que nul, hors moi et le ministre, ne le connaîtra jamais.

Or, à cette simple question, Nobody, comme atteint en plein cœur, avait titubé.

— Mon nom !... râlait-il. Vous voulez savoir mon nom ?... Il faut donc que je vous apprenne qui a été

THÉÂTRES

Les matinées nationales. — Aujourd'hui dimanche, à 3 heures, à la Sorbonne, treizième matinée nationale avec le concours de Mmes Cerny et Renée du Minil, Marguerite Carré, MM. A. Brun, Carembat, A. Tracot, G. Willaume, Henri Baud, et de l'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire.

Allocution de M. Herriot, sénateur, maire de Lyon.

DIMANCHE 9 JANVIER 1916

La matinée

Opéra. — A 2 h. 1/2, *Cortège funèbre* (P. Hermant), *Patric 3^e acte* (Mlle Bréval), *les Virtuosi de Mazarini*, *Rigoletto*, 3^e acte ; *la Favorite*, 4^e acte (Mlle Delna).

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *le Duel*, *le Jeu de l'amour et du hasard*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Paillasse*, *Lakmé*.

Odéon. — A 2 heures, *L'Espionne*.

Même spectacle que le soir : *Apollo*, 2 h. ; *Antoine*, 2 h. 30 ; *Ambigu*, 2 h. 15 ; *Athénée*, 2 h. ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15 ; *Capucines*, 2 h. 30 ; *Châtelet*, 2 h. ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 3 h. ; *Gymnase*, 2 h. 45 ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 1 h. 45 ; *Réjane*, *Renaissance*, 2 h. 30 ; *Vaudeville*, 2 h. 30 ; *Sarah-Bernhardt*, 2 heures.

Théâtre des Champs-Élysées. — Concert Victor Charpentier, *Trianon-Lyrique*. — A 2 h. 15, *la Poupée*.

Vaudeville. — (Voir programme soirée.)

Olympia. — A 2 heures. (Voir programme ci-dessus.)

Concerts-Touche. — A 3 heures et 8 h. 45.

Concerts-Rouge. — A 3 h. 1/2, grande matinée à orchestre.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). (Voir programme soirée.)

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *Primerose*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *la Vie de bohème*.

Odéon. — A 8 heures, *L'Espionne*.

Ambigu. — A 8 heures mardi, jeudi, samedi, dimanche (mat. dim.), *Sherlock Holmes*.

Antoine. — A 2 h. 30 et 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), *Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des civils*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, 1^{re} les soirs, *Kit* (Max Devry).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise* 1^{er} de voir.

A l'étage au-dessus ! Oh ! pardon !

Châtelet. — A 2 heures et 7 h. 55 (2 h. 30 jeudi et dim.), *Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 30, *les Femmes collantes*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Truc de Jeannot*, *la Nuit de Noël*, etc. (à 2 h. 45 merccr., sam., dim., lundi).

Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Théâtre Michel. — A 2 h. 30 et 8 h. 15, *Vous permettez*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45 mardi, merccr., jeudi, samedi dim. (mat. jeudi et dim.), *Cyrano de Bergerac*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30 (jeudi mat.), *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30 (à 2 h. 30 dim.), *Il faut l'avoir*.

A 3 h. mardi, jeudi, *Ceux de chez nous* (Sacha Guitry, Charlotte Lysses).

Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Aiglon*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Mademoiselle Josette, ma femme*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *le Songe d'une nuit d'été*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Flirt and White* (sketch) et vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Vampires* (3^e série : *le Spectre*). Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 s. T. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Dette de haine* (Georges Ohnet) ; *le Cadeau de Rigadin* (Prince). Actualités militaires.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Espagne viennent d'arriver à la Granja, pour assister à quelques chasses. Leurs Majestés seront de retour à Madrid le 11 janvier.

— Le mariage de S. A. R. la princesse Marie-Louise d'Orléans, fille de LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme, avec S. A. R. le prince Philippe de Bourbon-Sicile, fils de LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Caserte, sera célébré cette semaine, dans la plus stricte intimité. A cette occasion, LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme ont reçu jeudi dernier les félicitations et souhaits de leurs amis intimes.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le marquis de Valtierra, ambassadeur d'Espagne, a quitté Paris, retournant en Espagne, où un commandement militaire important vient de lui être confié.

L'ambassadeur a été salué à la gare d'Orsay par M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères; par M. William Martin, introducteur des ambassadeurs, et par le colonel des Rieux, qui représentait le président de la République.

BIENFAISANCE

— S. A. I. R. la comtesse d'Eu, à l'occasion des fêtes de Noël, a visité tous les hôpitaux militaires établis dans la ville d'Eu accompagnée par Mgr le comte d'Eu et a remis personnellement, avec ses souhaits de bonne année, un cadeau de cigares à chacun des blessés, malades ou convalescents, français et belges. Ces gracieuses libéralités ont été accueillies avec reconnaissance par nos chers blessés.

— Une fête de bienfaisance des plus réussies a eu lieu à Monte-Carlo au profit de la Croix-Rouge italienne. Le numéro le plus applaudi du programme musical fut l'Ode à l'Italie, poème de Mme Ernesta Stern, mis en musique par M. Lauweyrs, et remarquablement interprété par Mlle Dao.

LL. AA. RR. le prince et la princesse Danilo de Monténégro assistaient à cette réunion de charité.

MARIAGES

— En l'église de l'Etoile a été célébré, avant-hier, le mariage de Mlle Raymonde Delmas, fille de M. Marcel Delmas, décédé, et de Mme, née Waddington, avec M. Jean Thuret, sous-lieutenant au 4^e groupe cycliste.

— Le mariage du marquis Giorgio Guiglielmi avec donna Annarella Grazioli Dante della Rovere a été célébré, hier, à Rome. Les témoins du marié étaient : S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie en France; don Giovanni Torlonia, le marquis della Somaglia et le marquis Guilio Guiglielmi; ceux de la mariée : le comte Bruschi, le comte Marescalchi et le duc Grazioli.

DEUILS

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de Mlle Simone de Weindel, étudiante en médecine de la Faculté de Paris, décédée à l'âge de vingt ans, au domicile de ses parents, 37, rue de Naples.

Elle était la fille de notre confrère Henri de Weindel, rédacteur en chef du *Miroir*.

Les obsèques auront lieu demain lundi, à 2 heures très précises, en l'église Saint-Augustin. On est prié de tenir le présent avis pour un faire-part.

La Bourse de Paris
DU 8 JANVIER 1916

La séance d'aujourd'hui n'a pas été moins satisfaisante que les précédentes sous le rapport de la fermeté des cours. Seules, les transactions ont été un peu plus calmes dans l'ensemble des compartiments. Du côté de nos rentes, il nous faut signaler une légère avance du 5 0/0 nouveau, qui se fixe à 88,15 le libéré et 88,35 le non-libéré. Quant au 3 0/0 perpétuel, il se représente à 83,75 au comptant et à terme.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'extérieure espagnole s'avance à 87,50; Japon 1913, 499; Brésil 1909, 293.

Parmi les établissements de crédit, la Banque de France se négocie à 4.350, le Crédit Lyonnais à 965.

Aux grands Chemins, l'action Ouest a valu 675.

Le marché en banque est inactif; seules les cuprifères américaines donnent lieu à quelques transactions.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,81; Suisse, 113 1/2; Amsterdam, 266; Pétersbourg, 173; New-York, 582 1/2; Italie, 88 1/2; Barcelone, 554 1/2.

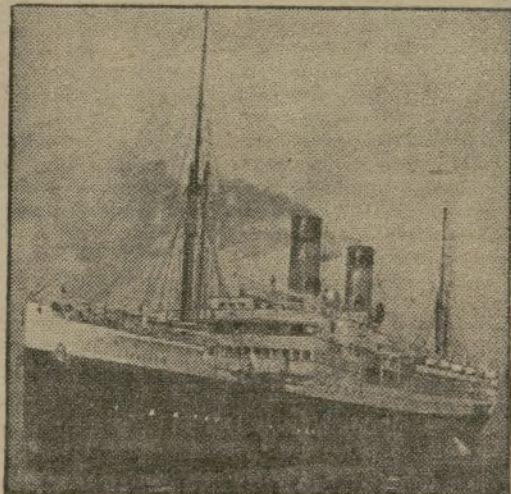
NOS SERVICES MARITIMES

Le paquebot à quatre hélices
"LAFAYETTE"

Malgré les difficultés qu'elle rencontre actuellement dans l'exploitation de toutes ses lignes régulières de navigation, la Compagnie Générale Transatlantique vient de mettre en service le nouveau paquebot à quatre hélices *Lafayette*, construit par les Ateliers et Chantiers de Provence à Port-de-Bouc et dont voici les principales caractéristiques : longueur, 171 m. 50; largeur, 19 m. 50; creux, 11 m. 80; Déplacement, 15,000 tonnes; puissance, 14,400 chevaux.

Ce paquebot est aménagé pour recevoir : 336 passagers de 1^{re} classe, 110 de 2^e classe, 90 de 3^e classe, 1,074 de 4^e classe. Les aménagements pour passagers occupent quatre ponts : Pont-Tente, Pont-Promenade, Pont-Supérieur, Premier entrepont.

Sur le Pont-Tente se trouvent : à l'avant, le Salon de conversation des premières classes, une spacieuse galerie vitrée qui permet d'accéder au grand fumoir,



LE NOUVEAU PAQUEBOT "LAFAYETTE"

la salle de jeu des enfants avec guignol; puis, au centre du navire, de magnifiques appartements de grand luxe comportant : salon, chambres à coucher avec grands lits sur pieds, cabinet de toilette, salle de bains, et tous les détails de l'installation la plus moderne. Le Pont-Promenade est occupé entièrement par des appartements de luxe et des cabines de première classe.

Une superbe descente conduit à la salle à manger des premières, où 180 convives peuvent prendre leurs repas par petites tables. Enfin, toute la partie centrale du bâtiment, tant sur le Pont supérieur que sur le premier Entrepont, est occupée par des cabines de première classe exceptionnellement grandes. Les passagers ont à leur disposition une salle de mécano-thérapie, un salon de coiffure, des cabines photographiques, un bureau de renseignements.

Les installations des secondes classes ont été établies de façon tout à fait confortable, avec les salons sur le Pont-Tente, la salle à manger, vaste et gaie, sur le Pont-Supérieur, et des cabines correspondant à celles des premières classes d'un grand nombre de navires les plus récents. Les aménagements des troisièmes

classes, sur le premier Entrepont, comportent une grande salle à manger, des cabines, salles de bains, appareils à douche, etc.

Le *Lafayette* est doté de toutes les améliorations réalisées jusqu'à ce jour dans l'art de la construction navale; c'est ainsi qu'il possède un appareil moteur desservant quatre lignes d'arbres : les deux lignes d'arbres centrales sont mues par des machines alternatives qui évacuent dans des turbines à basse pression, actionnant les deux lignes d'arbres extérieures. Sa vitesse est de 18 nœuds 5. Il est muni des appareils de Télégraphie sans Fil à longue distance.

Le *Lafayette* effectue ses premiers voyages sur la ligne postale de Bordeaux à New-York. L'effort que la Compagnie Générale Transatlantique a dû faire pour mettre en service, dans des circonstances peu favorables, ce magnifique paquebot, est une preuve de sa volonté d'améliorer, sans cesse, ses services maritimes.

LES SPORTS

CYCLISME

Au Vél'd'Hiv. — L'Union Vélocipédique Parisienne fait disputer ce matin, au Vél'd'Hiv, une épreuve de vitesse et une course handicap sur 1.000 mètres chacune. Rendez-vous à 8 h. 30. Premier départ à 10 heures.

FOOTBALL ASSOCIATION
LES MATCHES D'AUJOURD'HUI

La Coupe des Alliés (U.S.F.S.A.). — A.S. Française (1) c. C.A. de Paris (1), à 2 h. 15, 50, avenue Gambetta, à Charenton-le-Pont; C.A. d'Enghien (1) c. Gallia Club (1), à 2 h. 15, 7, rue Molière, à Ivry; C.A. Société Générale (1) c. Standard A.C. (1), à 2 h. 15, à Auteuil-Boulogne; Red Star A.C. (1) c. Olympique (1), à 2 h. 15, à Saint-Ouen, 58, rue de la Chapelle.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Première série. — Equipes premières, groupe II : Légion Saint-Michel c. C.A. du XIV^e, à 2 h. 15, à Arcueil, R.-v. pour Légion à 1 h. 15, porte d'Orléans, sortie du Métro. — Equipes secondes, groupe II : Légion Saint-Michel c. C.A. du XIV^e, à 2 h. 15, 88, rue Olivier-de-Serres. — Equipes troisièmes : Légion Saint-Michel c. C.A. du XIV^e, à midi 45, à Arcueil, R.-v. Légion à midi 30 sortie Métro-Orléans.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. (Union Régionale de la Seine). — Equipes premières. Groupe A : A.F. Garenne-Colombes c. A. Saint-Pierre de Neuilly, à 2 h. 30, aux Vallées, Groupe B : A.S. Bon-Conseil c. Avenir de Gentilly, à 2 h. 30, à Gentilly. Groupe D : France des Lilas c. S.G.S. Bourget, à 2 h. 30, fort de Romainville. Groupe E : U.S. Courbevoisienne c. Championnet Sports, à 2 h. 30, à Courbevoie; Lorette Sports c. Société des Sonis, à 2 h. 30, à Ile-Saint-Denis. — Equipes secondes. Groupe A : J.A. Levallois c. U.S. Auteuil, à 2 h. 30, à Levallois. Groupe B : P. Olier (B) c. A.S. Bon-Conseil, à 2 h. 30, à la Vache-Noire.

Le Challenge des Marie-Louise (F.G.S.P.F.). — Groupe A : La Joannaise c. Championnet Sports, à 2 h., à l'Ile-Saint-Denis; Saint-Louis de Gonzague de Clamart c. Lorette Sports, à 2 h. 30, à Clamart. Groupe B : Michaël Club c. Française de Noisy, à 2 h. 30, à Pavillons-sous-Bois; Etoile S. Saint-Michel c. Bonne-Nouvelle Sports, à 2 h. 30, porte de Bagnelet.

Challenge de la Renommée (L.F.A.). — C.A. Vitry (1) c. C.A. de Joinville (1), à 2 h. 30, rue Faidherbe, à Vitry.

CROSS-COUNTRY

Au Parc des Princes. — Aujourd'hui, réunion habituelle du C.E.P. au Parc des Princes : entraînement par équipes en vue de cross-country. Deux ou trois tours de piste à petite allure et dernier tour plus vite. Chaque dimanche, augmentation de la distance. Les progrès seront notés.

et votre appareil serez donc anéantis !... Vous m'avez compris, lieutenant ?

— Parfaitement, mon colonel !

Nobody déjà pivotait sur ses talons, dans l'attitude militaire, prêt à s'éloigner. Le colonel le rappela :

— Voulez-vous me permettre, maintenant, de vous souhaiter bonne chance, lieutenant ? Je désire de tout mon cœur que cette campagne vous permette de vous couvrir de gloire...

— Je le souhaite, mon colonel ! répondit l'aviateur.

Le jeune homme, cette fois, s'éloigna.

Ah ! certes, Nobody — Gilbert le Bossy, plutôt — était étrangement ému en cette minute.

Enfin, il touchait au but de ses persistants efforts.

Enfin, il allait pouvoir racheter la faute qui le hantait depuis de si longues années d'un remords inapaisable.

Car c'était réel. Jadis, à l'instant où il s'était présenté à Saint-Cyr, il s'était, pris de peur, fait refuser, volontairement, renonçant à la carrière des armes !

Et il avait fait pis encore.

Par peur, toujours, s'étant engagé pour obéir aux ordres du général, il s'était fait réformer !

Mais cette crise de faiblesse, cette ignoble pusillanimité, il l'avait, certes, rachetée pendant ces six dernières années au cours desquelles, inconnu, anonyme, se refusant la gloire qu'il gagnait si bien, il était devenu, en même temps que le maître des « Ateliers du Caprice », le couturier célèbre, mais méprisé des hommes de cœur, l'Aviateur connu, l'admiré Nobody !

Et, brusquement, la guerre était devenue probable.

Alors, pendant ces quinze derniers jours, Nobody avait connu des émotions folles.

Cette guerre possible — certaine, désormais, dans cette nuit du 1^{er} au 2 août — Nobody l'avait désirée passionnément pour pouvoir enfin venger le fastueux Gilbert de Bossy !

D'abord, il s'était dit :

— Le jour de la mobilisation, je parlerai ! Je dirai à mon père et à mes frères qui je suis, ce que j'entends faire, comment, après avoir été lâche, j'ai pu devenir brave !

Mais l'aveu était trop pénible, prématuré aussi, peut-être.

Et Nobody s'était tu.

Il s'était tu, et il allait se taire encore !

C'était un avare de gloire ! C'était un avare d'héroïsme !

Il ne se jugeait pas assez riche encore pour oser faire ses comptes d'actions d'éclat, au grand jour ! ... Nobody n'était point sorti du cabinet du chef de parc que l'aviateur Felbert le rejoignait :

— Avez-vous des instructions ? interrogeait le jeune homme. Quant à moi, je dois m'envoler immédiatement et rejoindre Nancy !

Sobrement, Nobody riposta :

— Je dois, en effet, moi-même, prendre mon vol à l'instant !

— Ainsi, vous partez aussi ce soir ?... Sur quel aéro ? L'un des vôtres ?...

— Non, fit simplement Nobody. C'est assez bizarre, il y a une nouvelle répartition... Le sachiez-vous, Felbert ?

— On vient de me l'apprendre. Figurez-vous que j'hérite de votre monoplane habituel... Je partirai sur le 16...

— En ce cas, c'est un chassé-croisé ! fit Nobody.

Je dois moi-même prendre le 20, qui est votre appareil ordinaire.

Les deux jeunes gens, tout en causant, étaient arrivés à la porte du hangar.

Felbert avait pris une clef dans sa poche, l'introduisait dans la serrure :

— Votre appareil est tout à fait prêt, n'est-ce pas ? Je n'aurai qu'à m'envoler ?

— Assurément. Et le vôtre ?

— J'en peux dire autant !

Ils étaient, tous les deux, entrés.

A tâtons, ils cherchaient, sur une table surchargée d'outils, une boîte d'allumettes.

Brusquement, Felbert sursauta :

— Non d'un chien ! Qu'est-ce qu'il y a ?...

— Vous dites ? questionna Nobody.

— Vous n'avez pas entendu ?...

— Quoi donc ?

— On a marché !...

Nobody haussa les épaules :

— Où a-t-on marché ? Qui voulez-vous qui marche ici ?... Ah ! voici les allumettes !...

Il allait frotter l'un des tisons de bois. Une voix le fit tressaillir :

— Pardonnez-moi, Nobody ! J'ai voulu venir ! je suis là !...

C'était une voix de femme, une voix douce, musicale, ensorceleuse...

Felbert, de surprise, poussait un juron :

— Sapristi !

Nobody, lui, lâchant les allumettes qui s'éparpillaient sur le sol, s'était précipité en avant :

— Vous ! Vous ici !...

Puis il semblait se maîtriser, il interrogeait :

— Vous avez donc reçu ma dépêche ?... J'avais peur qu'elle ne vous parvienne trop tard !...

La suite à demain.

Le départ de la classe 17



Depuis hier ont commencé à se diriger vers leurs casernes les recrues de la classe 17 appartenant aux recrutements des régions envahies. Ces jeunes gens, qui s'en vont au devoir, montrent la même bonne humeur, la même impatience de vaincre que leurs aînés.

Le Congrès des Hellènes à Paris



Hier a été tenue à Paris la première séance du Congrès des Hellènes, notables citoyens de Grèce vivant dans les grandes cités d'Europe et d'Amérique, et réunis dans notre capitale pour discuter des destinées prochaines de l'hellénisme. M. Triantaphyllidès (1) a été élu président; MM. Messinesi (2) et Houpas (3) vice-présidents; M. Negreponte (4), secrétaire. — (5) M. C. D. Chorimi, (6) M. Duças, (7) M. Musurus Ghikis.

SAVON TRICAP
SANS ACIDE
Nettoie tout. Purifie tout.
Absorbe: Huiles, Graisses, Cambouis, Coaltar.
ANTI-PARASITAIRE
Recommandé pour envois au front.
1.25 le tube, dans tous les Grands Magasins.
Vente en Gros: 1, r. Taibout, Paris. Tél. Berg. 40.34.

VALEURS BELGES
ACHAT et VENTE de tous titres au comptant. Nous payons les coupons de plus de 1.000 titres belges.
Prêts sur toutes garanties.
Banque Hollandaise, 11, rue Bergère, Paris.

SAVON DENTIFRICE VICIER
Le Meilleur du Genre. 31, rue de la Harpe, 12, 8° Bonne Nouvelle, Paris

EN VENTE PARTOUT
LA COSAQUE
Propre et facile à employer.
IMPERMÉABILISE complètement le cuir.

FROID
ENGELURES
HUMIDITÉ

Avec la **COSAQUE**, le poilu brave le froid et l'humidité.
Cette pâte russe BREVETÉE est le secret de l'endurance du soldat russe.
PRIX: 1'60; franco 1'80
Dépôt G^{ral}: BOISSELET, 26, Av. Opéra, PARIS

LE MEILLEUR, LE MOINS CHER
DES ALIMENTS MÉLASSÉS
PAIL'MEL
POUR CHEVAUX ET TOUT BÉTAIL
USINES À VAPEUR À TOURY (Eure, Loir.)

la Blédine
JACQUEMAIRE
L'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants, des Surmenés, des Vieillards
des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.
2^e la Boîte
contenant 400g net de farine délicate
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT
Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

Pour nos Soldats Pensez aux **CHOCOLAT des GOURMETS**

Fabrication française perfectionnée. Vendu partout en tablettes, bâtons ou poudre.

Lampe Electrique "ETAT-MAJOR" MARQUE DÉPOSÉE
Spéciale pour l'Armée. Façonneur lumin. 100 mèt. Eclairage intern. 30 h.
1, Rue Guy-Patin, Paris (près la Gare du Nord). Notice franco.

BIJOUX COMPTOIR ARGENTIN
ACHAT
25, Rue Caumartin.

PNEUS À CORDES
PALMER
(CRÉATEURS DE LA CHAPE-TROIS-NEUVES)
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

LA BANQUE des NÉGOCIATIONS
pour favoriser les Transactions sur Titres
61, Boulevard Haussmann, Paris (8e).
Achète et Négocie tous Titres sérieux
(Fonds d'Etat, Valeurs Industrielles et Minières, Charbonnages)
ACHETEURS et VENDEURS adressez-vous à

Pour les Militaires
Prix spéciaux pendant la Guerre
BOUSSOLES réglementaires. 5'75, 4', 3'50 et 2.50
JUMELLES militaires. 65', 58', 45' et 25"
MONTRES bracelet, argent et métal, 54', 44' et 32"
Franco de port et d'emballage pour la zone des Armées.
J. AURICOSTE & Co., Horloger de la Marine
de l'Etat et du Service Géographique de l'Armée.
10, RUE LA BOÉTIE, PARIS

S.W.
PLUS DE PIEDS GELÉS
Plus d'Ampoules. — Jamais d'Humidité.
avec les **CHAUSSETTES S.W.**
en toile graissée et antiseptisée
0.85 cent. la paire. P^{rix} 0.95
En Vente Grands Magasins, Pharmacies, etc.
S. Wolf, Fabricat, Remiremont (Vosges)

AU
PRINTEMPS

LUNDI 10 JANVIER

et jours suivants

MISE EN VENTE ANNUELLE DE

SOLDES

Coaltar Saponiné
Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit jouit d'une efficacité très grande dans les cas d'**Angines couenneuses, Leucorrhées, Blessures de guerre, Anthrax, Otites infectieuses, Ulcères, Herpès**, etc., c'est au médecin, dans ces circonstances, qu'il appartient de régler son mode d'emploi

Ses remarquables propriétés **détersives et antiseptiques** en font, en outre, un produit de choix pour les usages de la **TOILETTE (ablutions journalières, Lotions du cuir chevelu)** qu'il tonifie, **Soins de la bouche** qu'il assainit, **Lavage des nourrissons**, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations.

EAU VERTE
DE
MONTMIRAIL
(VAUCLUSE)
LE
PURGATIF FRANÇAIS

MALADIES de la FEMME
LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les **Hémorragies** et les **Pertes** presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La Femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le **FIBROME** se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE? A toutes ces malheureuses, il faut dire et redire: Faites une Cure avec la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** est composée de plantes spéciales, sans aucun poison; elle est faite exprès pour guérir toutes les Maladies intérieures de la Femme, **Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR D'ÂGE, Etourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites**.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'**HYGIENITINE des DAMES** (1 fr. 25 la boîte).
La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se vend 3 fr. 50 le flacon dans toutes les Pharmacies, 4 fr. 10 franco gare. Les 3 flacons franco contre mandat-poste de 10 fr. 50 adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 83

NOS RELIURES POUR "EXCELSIOR"

Reliure Electrique, à nos bureaux... 3 francs
Par poste, recommandé... 3 fr. 70
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 50
Par poste, recommandé... 2 fr. 05

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Les infirmières anglaises parmi les Serbes



Acceptant avec un rare courage les périls et les fatigues d'une route hérissée d'obstacles, de vaillantes femmes, membres de la Croix-Rouge anglaise, ont accompagné les Serbes sur les routes de l'exil et prodigué les soins aux blessés.
(Dessin de Matania, The Sphere)